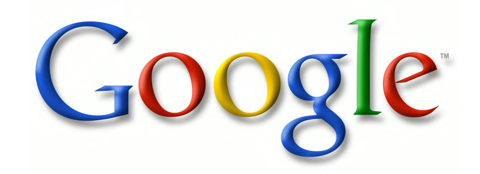
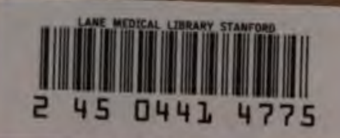




2e SÉRIE.
N° 439.

ESSAI
SUR
L'HISTOIRE DE LA MÉDECINE
CHEZ LES INDOUS.

THÈSE

PRÉSENTÉE

A LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE STRASBOURG

ET SOUTENUE PUBLIQUEMENT

LE LUNDI 30 AOUT 1858, A TROIS HEURES,

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE,

PAR

GUSTAVE-ALEXANDRE LIÉTARD,

DE DOMREMY-LA-PUCELLE (VOSGES),

INTERNE DES HÔPITAUX CIVILS DE STRASBOURG,

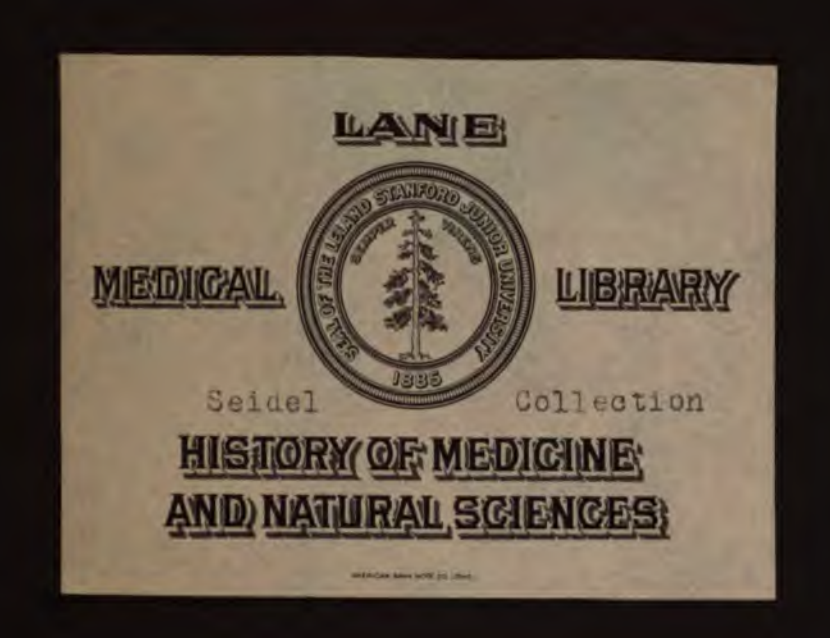
ANCIEN PRÉPARATEUR DE BOTANIQUE A LA FACULTÉ DE MÉDECINE, LAURÉAT DE L'UNIVERSITÉ

(TROIS MÉDAILLES D'ARGENT, CONCOURS DE 1854, 1855 ET 1856).

STRASBOURG,

TYPOGRAPHIE DE G. SILBERMANN, PLACE SAINT-THOMAS, 3

1858.


LANE
MEDICAL
LIBRARY
SEAL OF THE LELAND STANFORD JUNIOR UNIVERSITY
1885
Seidel Collection
HISTORY OF MEDICINE
AND NATURAL SCIENCES

A

MESSIEURS FÉE ET FORGET,

PROFESSEURS A LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE STRASBOURG.

G. A. LIÉTARD.


LANE
MEDICAL
LIBRARY
Seidel Collection
HISTORY OF MEDICINE
AND NATURAL SCIENCES

A

MESSIEURS FÉE ET FORGET,

PROFESSEURS A LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE STRASBOURG.

G. A. LIÉTARD.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE STRASBOURG.

PROFESSEURS.

MM. EHRMANN ✱, Doyen . . . Anatomie et anatomie pathologique.
FÉE O✱ . . . . Botanique et histoire naturelle médicale.
STOLTZ ✱. . . . . Accouchements et clinique d'accouchements.
FORGET ✱. . . . . Pathologie et clinique médicales.
CAILLIOT ✱ . . . . Chimie médicale et toxicologie.
RAMEAUX . . . . Physique médicale et hygiène.
G. TOURDES ✱ . . . . . Médecine légale et clinique des maladies des enfants.
SÉDILLOT O✱ . . . . . } Pathologie et clinique chirurgicales.
RIGAUD ✱ . . . . }
SCHÜTZENBERGER ✱ . . . Pathologie et clinique médicales.
STOEBER. . . . . Pathologie et thérapeutique générales, et clinique ophthalmologique.
KÜSS . . . . Physiologie. } Clinique des maladies syphilitiques.
MICHEL . . . . Médecine opératoire. }
L. COZE . . . . Matière médicale et pharmacie.

MM. R. Coze O✱, doyen honoraire.
BÉGIN C✱, professeur honoraire.

AGRÉGÉS EN EXERCICE.

MM. ARONSSOHN ✱.
BACH.
STROHL.
HIRTZ.

MM. HELD.
KIRSCHLEGER.
WIEGER.

MM. DAGONET.
HERRGOTT.
KOEBERLE.

AGRÉGÉS STAGIAIRES.

MM. MOREL, BOECKEL (E.), HECHT.

M. DUBOIS, secrétaire agent comptable.

EXAMINATEURS DE LA THÈSE.

MM. FORGET, président.
FÉE.
STROHL.
WIEGER.

La Faculté a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend ni les approuver ni les improuver.

ESSAI

SUR

L'HISTOIRE DE LA MÉDECINE

CHEZ LES INDOUS.

> N'y aura-t-il personne pour remuer cette vieille poussière? G. DUGAT.

INTRODUCTION.

La civilisation est née sur les rives du Gange, au pied de l'Himalaya. Cette grande vérité historique, à peu près incontestée aujourd'hui, et que l'on doit presque tout entière à une science née à peine, à la philologie, avait déjà été soupçonnée par les ethnologues du siècle passé. Le dix-huitième siècle, malgré sa critique destructive et moqueuse, ses tendances sceptiques, avait su deviner dans l'Inde le point de départ de ce grand courant civilisateur, qui, traversant l'Asie Mineure, la Perse, la Grèce, l'Italie, est venu féconder tout l'Occident. Et, quand les recherches laborieuses de quelques savants dévoués ont soulevé le voile qui jusqu'alors nous avait caché le passé de l'Inde, nous nous sommes hâtés de confirmer les prévisions du dernier siècle, et un enthousiasme sincère a succédé à une admiration que troublait souvent un léger sentiment de doute.

En effet, une civilisation extrêmement avancée au milieu de contrées charmantes; des sciences, des arts, parvenus à un développement pro-

digieux, chez un peuple doué d'une imagination vive, mais réglée, fertile, plastique, pour ainsi dire; une littérature d'une richesse étonnante, des épopées gigantesques, écrites dans une langue harmonieuse, poétique, luxueuse; un gouvernement théocratique avec son culte mystique et grandiose, ses pagodes géantes; enfin, une politique indépendante et fière : voilà l'Inde d'autrefois!

Quand on songe qu'aujourd'hui encore, ce brillant tableau s'offre aux yeux du voyageur, à l'esprit du savant, à l'imagination du poëte, presque aussi imposant et aussi majestueux qu'il y a vingt siècles, on se demande qu'elle était l'organisation de ce grand peuple, qui a laissé de si brillantes et si profondes empreintes? Quelle solide et puissante institution a soustrait tant de richesses à l'action corrosive du temps?

Pour résoudre le problème, pénétrons dans l'Inde moderne, traversons les riches comptoirs anglais, laissons de côté les musulmans et leurs mosquées, et après avoir franchi quelques pauvres hameaux chrétiens, jetés là comme des étincelles du christianisme, nous apercevrons le sommet bruni de quelque vieux temple, nous entendrons résonner la conque sonore des Brahmanes, sur le seuil des pagodes, ou à la tête d'une procession promenant quelque dieu majestueux, ou quelque idole grimaçante et difforme: c'est toujours la vieille Inde, l'Inde de Vyasa et de Valmiki[1]. Ce vieillard, vêtu d'une tunique jaune, d'une écharpe flottante, le front peint d'une triple ligne, c'est toujours le Brahmane orgueilleux et érudit, blanchissant sur les Védas, conservant dans le fond du sanctuaire les saintes traditions, cultivant les lettres et les sciences, puis se retirant dans la forêt, pour tacher d'obtenir par de dures macérations, l'affranchissement des existences terrestres. Ainsi, « il dure encore, ce vieux culte, frère du paganisme grec et de la sombre philosophie égyptienne; il a vu le temple de Delphes perdre ses oracles, les cent portes de Thèbes crouler une à une, les sphinx s'ensevelir sous les sables du désert, le feu sacré des mages près de s'éteindre, et, chassé

[1]On leur attribue les deux plus grandes épopées indiennes, le *Mahâbharata* et le *Ramayâna*.

de son parvis, lui demandant un asile [1] ». Malgré les efforts du bouddhisme, les enseignements du christianisme, le glaive de l'islam, le géant brahmanique est encore debout!

C'est précisément à cette caste lettrée et puissante des Brahmanes, à leurs études, leurs travaux et leurs soins que nous devons de posséder, après tant de siècles, de si riches mines sur le passé de l'Inde. Il est juste d'ajouter que, dans ces derniers temps, les rajas [2] ont fait collectionner les ouvrages ayant rapport à la théologie, aux arts et aux sciences [3]. Il était temps de sauver de l'oubli ces restes précieux, et de les soustraire à l'injure du temps, car, nous le croyons, le moment est proche où, sous l'influence des civilisations de l'Europe, le prestige qui entoure la caste sacrée va disparaître. « Les fidèles manqueront au prêtre; resté seul dans ses temples déserts, le brahmane consultera en vain les livres qui lui accordent un passé idéal ou un avenir sans fin. »

Mais, dira-t-on, quel bénéfice la science moderne peut-elle retirer de l'étude de ces époques reculées? Autant il y a à gagner en scrutant les littératures anciennes, autant il est oiseux de perdre ses labeurs à déchiffrer les naïfs essais scientifiques des premiers âges. Et puis, d'ailleurs, nous avons les résultats, et c'est tout ce qu'il nous faut. On objectera que c'est remonter aux sources de la civilisation; mais qu'importe aux Égyptiens le problème si souvent étudié des sources du Nil, pourvu que chaque année son limon fertilisateur vienne féconder leurs campagnes.

Et d'abord, c'est là un raisonnement sacrilége qui revient à celui-ci : qu'importe à l'enfant trouvé le secret de sa naissance, du moment où il a de quoi subsister. Et puis, en prenant même la question au point de vue de pure utilité, nous n'aurions qu'à gagner à bien con-

[1] Th. Pavie; *Chillambaram et les sept pagodes. Revue des Deux-Mondes*, 1843, t. II, p. 961.

[2] Rois, *reges*.

[3] Albrecht Weber, *Academische Vorlesungen über ind. Litteraturgeschichte.* Berlin 1852, p. 239.

naître l'antiquité. Qui ignore que toutes ces erreurs naïves et ces absurdités qui font sourire la raison contemporaine, sont amplement représentées dans les livres recherchés de la génération actuelle? « Lorsqu'on « voit, par exemple, le célèbre BAYLE prescrire le lézard contre le « cancer, le spirituel ALIBERT administrer le suc gastrique de chouette « contre les scrofules, et le vénérable HUFELAND ordonner les vermifuges « au déclin de la lune, ne semble-t-il pas vraiment que nous en « sommes encore aux beaux temps de la cabale, de l'astrologie et des « signatures[1]. »

L'histoire des erreurs séculaires, des systèmes malheureux, serait pour nous ce qu'est pour le marin la carte des récifs et des brisants, qu'il ne peut ignorer sans s'exposer à une perte certaine.

L'étude historique, comme a dit M. LITTRÉ, « c'est un voyage à tra« vers le temps »; on y rencontre à chaque pas les souvenirs laissés par les générations qui s'éteignaient aux générations nouvelles. On pourrait comparer l'histoire à ces arbres fétiches de l'Inde, aux branches desquels chaque voyageur laisse suspendu un lambeau de son vêtement. L'utilité incontestable des connaissances historiques, l'ignorance dans laquelle nous vivons encore pour tout ce qui regarde les sciences chez les Indous, le degré si élevé de civilisation et de développement intellectuel auxquel ce peuple était parvenu, voilà les principales raisons qui nous ont déterminé à étudier la question qui va nous occuper, celle de la médecine dans l'Inde, pendant la période reculée de son histoire.

Nous en avons puisé la première idée au cours de sanscrit de M. BERGMANN, à qui nous sommes heureux de pouvoir témoigner publiquement notre admiration sincère et notre reconnaissance.

Notre but est de signaler à la médecine française une partie de l'histoire de l'art jusqu'ici négligée, et de rappeler que c'est à tort qu'on s'habitue à voir toute l'antiquité dans Rome et dans Athènes.

[1] FORGET, *De l'autorité en médecine.*

Nous connaissons toute l'imperfection de ce travail; nous savons combien il est téméraire d'aborder un tel sujet avec des moyens si restreints; et bien souvent, craignant d'échouer avant de gagner le port, nous nous sommes rappelé ces mots des enfants du pêcheur :

Sa barque est si petite, et la mer est si grande!

sera la science universelle; les connaissances humaines seront des étincelles de la science des dieux, échappées des mains généreuses des esprits supérieurs et confiées à l'homme de la divinité, au prêtre, pour le bonheur des mortels.

Ce peuple, dont la nation indoue nous offre le type le mieux caractérisé, sera le peuple sacerdotal par excellence. Dans l'Inde, en effet, l'histoire sacrée, c'est l'histoire tout entière; l'ombre de la pagode recouvre tout; le prêtre est tout puissant: à lui, dépositaire des enseignements divins, le privilége de faire les lois et de réglementer la vie morale aussi bien que physique. Il sera le confident des joies et des peines; et s'il est chargé de rendre grâces aux dieux, c'est lui aussi qui les invoquera en cas de danger.

Si donc, revenant à la question qui nous occupe plus spécialement, nous cherchons, en appliquant les considérations précédentes, à *induire* ce que fut chez ce peuple, et à son berceau, la médecine comme science et comme art, nous arriverons aisément aux propositions suivantes:

1° La médecine consista d'abord en des conjurations de la divinité, en des hymnes invocatoires;

2° La science médicale faisait partie de la science sacrée, de la théologie; c'était une science révélée.

Nous commencerons par la seconde proposition, parce qu'elle nous donnera des documents historiques pour établir la réalité de la première.

La médecine fait partie de la théologie; c'est une science révélée.

La sainte écriture chez les Indous porte le nom de *Véda.* Il y a quatre principaux Védas, désignés sous les noms suivants: *Rig-véda, Yadjour-véda, Sama-véda, Atharvu-véda.* Dans la seconde moitié du dixhuitième siècle, à cette époque où déjà tant d'intelligences d'élite se tournaient vers l'Orient, c'était tout au plus si on connaissait les noms

des Védas, les difficultés de se les procurer paraissaient insurmontables, et, en 1784, le savant HERDER, malgré sa profonde admiration pour l'Inde antique, désespérait que l'on pût jamais retrouver non-seulement ces livres précieux, mais même la vraie langue sanscrite[1]. Heureusement pour nous ces tristes prévisions ne se sont pas réalisées ; quelques années après HERDER, ANQUETIL-DUPERRON, COLEBROOKE, puis bientôt beaucoup d'autres donnaient à l'Occident des renseignements très-étendus, et même des traductions, qui ouvraient définitivement à l'Europe la voie vers ces restes de la civilisation-mère. Malgré des difficultés sans nombre, les progrès furent très-rapides, et aujourd'hui nous possédons les Védas tout entiers; bientôt même ils seront complétement traduits.

Chacun d'eux contient une partie fondamentale, extrêmement ancienne, qui comprend les *Mantras* ou hymnes sacrés, et les *Brahmanas* ou formules liturgiques. A ces éléments principaux se joignent des appendices (*Oupanishads*) souvent fort nombreux, de dates très-variables, et qui ont trait tantôt à la théologie proprement dite, tantôt aux sciences, arts, etc. On le voit, les Védas ne sont pas l'œuvre d'une époque particulière; ils constituèrent, au contraire, jusqu'à une certaine époque, une espèce de réceptacle où les générations venaient, à tour de rôle, déposer le fruit de leurs labeurs. Tantôt les *Oupanishads* font partie intégrante du Véda qu'ils complètent; tantôt, au contraire, ils n'en sont que des annexes. Cette dernière remarque s'adresse surtout au quatrième Véda (l'*Atharvana*), dont nous aurons à nous occuper. Restés longtemps à l'état de traditions orales, les Védas ne sont que des collections de ce que la mémoire du peuple conservait, et les matériaux n'en ont été rassemblés que relativement assez tard (quatorzième siècle av. J. C. ?). Mais les Brahmanes, qui mettent un soin particulier à faire tout remonter à une époque fabuleuse, n'ont jamais fixé aucune époque historique, et cachent, au contraire, avec beau-

[1] *Idées pour la philosophie de l'histoire de l'humanité*, t. II, p. 247, trad. par E. QUINET.

coup de soin, tout ce qui pourrait entamer leurs prérogatives, en montrant le côté purement humain de leur condition; il en résulte, presque toujours, de graves difficultés dans l'appréciation des dates, même approximatives. Nous verrons, cependant, le parti qu'on peut tirer des efforts des savants à cet égard.

Les Védas, nous l'avons déjà fait présumer, ne sont pas seulement des recueils de théologie et de liturgie; ils constituent à eux seuls une encyclopédie complète, où toutes les branches des connaissances humaines ont une place. « Les Védas, dit BARTHÉLEMY SAINT-HILAIRE[1], « chez le peuple Indien lui-même, sont placés à la tête d'une littérature « qui est plus féconde et plus étendue, sinon plus belle, que la littéra« ture grecque; poëmes épiques, systèmes de philosophie, théâtre, ma« thématiques, droit, grammaire, le génie indien a tenté toutes les « grandes directions de l'intelligence, quelquefois avec succès, et tou« jours avec pleine originalité. Ce sont les Védas qui, de son propre « aveu, l'ont uniquement inspiré. C'est aux Védas qu'il rapporte tout « ce qu'il a pu faire, et dans les classifications encyclopédiques qu'il a « essayées, c'est à l'écriture sainte qu'il fait tout remonter, ou plutôt « c'est de l'écriture sainte qu'il fait tout descendre. »

Il est de toute évidence, d'après cela, que c'est dans les livres saints que nous devons chercher ce qui a rapport à la médecine. Les Indous, en effet, considéraient la médecine comme un Véda accessoire (*Upavéda*), venu, comme le reste du Véda, directement de la divinité, et qu'ils désignaient plus spécialement sous le nom de *Ayurvéda*[2]; et leur principal ouvrage de médecine, l'*Ayurvéda* de *Suçruta*, dont il sera longuement parlé plus loin, fait partie du quatrième Véda. C'est un *Upanga* de l'*Atharvavéda*, lequel, d'après le docteur ALBRECHT WEBER[3], contient les plus anciennes traces de l'art médical. Nous verrons tout à l'heure que les autres Védas nous donneront néanmoins quelques pré-

[1] *Journal des savants*, 1853, p. 394.
[2] De Ayur, *Vitæ duratio;* Véda, *Scientia;* Biologie, science de la vie.
[3] *Academische Vorlesungen über Litteraturgeschichte.* Berlin 1852.

cieux renseignements, intéressants surtout en raison de l'époque reculée à laquelle ils remontent. Mais établissons d'abord l'origine divine de l'ouvrage de *Suçruta*[1]. Nous ne pouvons mieux faire que d'analyser le début du livre :

Dhanvantari[2], ministre du ciel, roi de Kasi (*Bénarès, la ville sainte*) très-grand parmi les immortels, est assis sur le siége des pieux anachorètes, entouré de la foule des *rishis* (saints) ; Suçruta[3] et les autres l'abordent. Après lui avoir rappelé combien les hommes sont de toute part exposés aux maladies, aux accidents et même à la mort, sans pouvoir y remédier ; d'où résulte qu'eux-mêmes qui, en réalité, devraient gouverner la nature, en sont les premiers esclaves ; ils lui annoncent qu'ils viennent implorer de lui l'*exposition* de l'*Ayurvéda.*

Dhanvantari, après les avoir tous salués, répond : « il est convenable que chaque disciple soit parfaitement instruit et édifié sur toute « chose. »

« L'*Ayurvéda, qui est un Upanga de l'Atharvavéda* (un appendice « du quatrième Véda) fut composé par Brahma, avant la création du « genre humain ; il contenait alors cent mille slokas (distiques) et mille « chapitres. Mais Brahma, prenant en considération la brièveté de « l'existence et la pauvreté de l'intelligence humaine, le réduisit en « huit parties, qui sont....... (*Suivent les noms et sommaires des huit « parties*). » C'est cet abrégé de l'*Adjurvéda* que Dhanvantari expose, et que Suçruta rédige en un livre qui nous est parvenu.

Nous venons de voir comment le premier traité de médecine est sorti de la plume de Brahma lui-même, sous la forme d'un immense poëme. Une origine aussi relevée est attribuée à tous les ouvrages didactiques que l'Inde a produits ; et le chef de l'Olympe oriental ne dédaignait pas de s'occuper d'algèbre, d'architecture, de droit, etc. J'ai lu, je ne sais plus où, la traduction d'un petit livre sur *la construction des maisons*,

[1] Nous nous occuperons ailleurs de l'époque où il fut composé.
[2] Dieu de la médecine.
[3] L'auteur du livre.

qu'on faisait remonter ni plus ni moins qu'à Brahma lui-même. D'ailleurs, à l'œuvre on reconnaît toujours l'artisan; des ouvrages de Brahma, il n'y a jamais que les abrégés qui soient à notre portée. Nous l'avons vu pour la médecine, voici pour le droit; les deux récits sont presque identiques. « William Jones, dans le préface de sa traduction des lois de Manou, cite un passage emprunté à la préface du traité des lois de Narada, où il est dit: Manou ayant écrit les lois de Brahma en cent mille slokas, arrangés sous vingt-quatre chefs en mille chapitres, donna l'ouvrage à Narada, le sage parmi les dieux, qui l'abrégea pour l'usage du genre humain, en douze mille vers, qu'il donna à un fils de Brighou, nommé Soumati lequel, pour la plus grande facilité de la race humaine, le réduisit à quatre mille [1]. »

L'étude critique nous ramène donc à la proposition que nous avions posée d'abord: La médecine faisait partie de la science sacrée; elle procédait directement de la divinité suprême: c'était une science révélée. Voici ce qu'en dit le docteur HESSLER, traducteur de Suçruta, en parlant de l'*Ayurvéda:* « *Præterea totum opus ad Vedam pertinet*; *medicina* « *ibi nondum est segregata a theologia*, *et omnis ars medendi iisdem* « *sapientibus est mandata qui divinæ religionis rationem colebant. Etsi* « *medicina tantummodo medicis ibi facienda est*, *at ipsi tamen medici* « *a sacerdotibus electi, inaugurati et in muneris functione custoditi con*-« *spiciuntur* [2]. » Ce que M. HESSLER dit de l'antiquité est encore vrai aujourd'hui; la médecine, l'astrologie, etc., sont exercées par une partie des Brahmanes; le reste de la caste est plus spécialement consacré au service du culte et à l'étude de la théologie.

La médecine consista d'abord en des conjurations adressées aux dieux.

Nous croyons devoir, tout en établissant la réalité de cette proposition, répondre à une objection qui viendrait probablement à l'esprit du lecteur. Ces prières aux dieux, pourrait-on dire, ces conjurations,

[1] *Lois de Manou*, trad. Loiseleur Deslongchamps. Paris 1833 (préface).
[2] HESSLER, *Commentarii in Ayurvedam*, fasc. I, p. 2.

se retrouvent à l'origine de tous les peuples, et cela tout simplement parce que le premier sentiment de l'homme, c'est celui de sa faiblesse et la crainte qui en résulte : de là, l'idée de se confier aux êtres supérieurs, à qui il reconnaît la puissance de le secourir. Cela est vrai; mais nous allons essayer de faire comprendre comment, chez certains peuples, ces invocations à la divinité n'ont jamais pu être que l'expression spontanée, irréfléchie, subite, d'un sentiment de terreur, dicté par le danger présent; tandis que, chez d'autres, la conjuration pourra devenir et deviendra presque forcément tout un système, toute une *science* pour ainsi dire.

Comparons, pour nous faire comprendre, deux peuples entre lesquels, à première apparence, on ne croirait pas devoir trouver des différences aussi frappantes. Comparons le peuple arabe et le peuple indou, l'esprit sémitique et l'esprit indo-européen, pour parler le langage des ethnologues.

L'Arabe, avec son intelligence d'une si grande finesse, son imagination si chaude il est vrai, mais si pauvre, si stérile, ne pouvait jamais constituer qu'une nation positive, repoussant par instinct le miracle et le mystère. Arrivé tout à coup à la conception spiritualiste d'un Dieu unique, sans race ni famille, il s'en tiendra là, et n'aura jamais ni mythologie ni épopée religieuse. L'Olympe de l'Arabe est vide et stérile comme le désert qu'il habite; et, avant qu'il ait subi le contact de l'esprit persan, l'esprit arabe n'avait jamais conçu la moindre idée mystique. On sait combien, pour se faire reconnaître prophète, Mahomet eut besoin de répéter qu'il n'était au fond qu'un homme comme un autre[1].

Le Dieu de l'Arabe, qu'il conçoit sous une forme aussi abstraite, il doit le concevoir aussi doué d'une indépendance complète, d'une volonté inébranlable, conservant toujours entre l'homme et lui une incalculable distance, et peu soucieux de descendre dans les détails d'une existence aussi insignifiante que celle de l'homme. Il est difficile

[1] V. E. Renan, *Études d'hist. relig. Origines de l'islamisme.*

de comprendre après cela qu'on ait été, à époques fixes, pour ainsi dire, le prier d'intervenir à propos du plus léger accident ou du plus petit dérangement de santé. Aussi parcourez les ouvrages de médecine arabe; lisez surtout l'*Histoire des médecins* d'Ibn Abi Ossaïbi'ah, dans la traduction qu'on a donnée le docteur Sanguinetti, vous n'y verrez pas qu'il ait songé à signaler, chez les Arabes, une époque théocratique dans les annales de l'art médical.

Passons au peuple indou. Essentiellement mystique, enthousiaste, rempli d'une imagination qui ne vise qu'au grandiose, quoiqu'en possession d'une conception de l'Être par excellence, existant par lui-même (*Swayambhu*), en dehors de tout ce que l'esprit humain puisse atteindre; il se hâte de peupler son ciel d'une foule de divinités de tous ordres, de saints, de musiciens célestes, etc., et cela au point qu'il n'est pas prudent de devenir un héros un peu recommandable, si on ne veut s'exposer à passer à l'état de divinité de bas étage. Dans l'Inde, le chemin qui mène à Brahma est peuplé de gens dont la personnalité n'est pas bien tranchée; souvent il serait difficile de marquer la limite entre l'humanité et la divinité; aussi, combien de dieux inférieurs que l'humanité peut regarder en face sans stupeur et invoquer presque comme on parle à son égal.

A ce caractère nous en joindrons un autre: c'est que l'Indou, du moment où il invoque une divinité spécialement, se hâte de lui concéder une puissance bien au-dessus de son rang, sans souci des inconséquences dans lesquelles il tombe.

Enfin, de cette faculté qu'ont les hommes de conférer si aisément avec des divinités dont on approche sans le moindre sacrilége, et qui répondent si scrupuleusement à toutes les invocations, résulte que, peu à peu, la puissance passe de la divinité dans la formule, qui finit par acquérir un pouvoir magique. Un dieu invoqué selon les règles, *conceptis verbis*, ne peut pas ne pas céder, et la prière finit par devenir une injonction. Citons quelques exemples ayant trait à notre sujet. Voici d'abord quelques strophes d'un hymne intitulé *L'Ame*, *Manas* (latin, *mens*). Il a pour but de *rappeler un mort à la vie.*

L'AME (*Rig-Véda*, section VIII, hymne XIII)[1].

Ton âme, qui est allée au loin dans la contrée de Yama[2], nous la rappelons pour qu'elle revienne ici, dans la maison, à la vie.

. . . .

Ton âme, qui est allée au loin visiter la terre aux quatre parties, nous la rappelons pour qu'elle revienne ici, dans la maison, à la vie.

Ton âme, qui est allée au loin, dans l'Océan et ses flots écumeux, nous la rappelons, etc.

. . . .

Ton âme, qui est allée au loin, vers les dernières limites de l'univers, nous, etc.

Ton âme, qui est allée au loin dans le passé et dans le futur, nous, etc.

Nous ne le citons pas en entier, à cause de sa monotonie; mais il n'en est pas moins très-intéressant, parce qu'il est très-ancien et appartient à une époque où le dogme de la transmigration des âmes n'était pas en vigueur, et qu'il respire ce ton respectueux et modéré que nous avons donné comme caractéristique des premiers âges. Nous aurons plus loin l'occasion d'en citer qui sont loin de lui ressembler.

Voici un hymne destiné à aider à un accouchement, quand, le fœtus étant encore vivant et tous les moyens étant épuisés, le médecin ne peut recourir à l'embryotomie. Souvent les accoucheurs modernes seraient assez flattés de pouvoir mettre leur confiance dans un semblable moyen.

« Que l'ambroisie, la lune, le soleil et les chevaux d'Indra[3] daignent venir « protéger ta demeure, ô toi qui souffres sur le lit de travail! Que cette ambroi- « sie, sortie des eaux profondes, te débarrasse sans danger de ton enfant! Que le « dieu du feu, le dieu des tempêtes, le soleil et Indra, et avec lui tous les dieux « qui ont en leur pouvoir le sel et l'eau, viennent te soulager! Le bœuf s'est « délivré du lien qui le retenait; le rayon a quitté le soleil et est devenu libre; « toi aussi, jeune enfant, délivre-toi sans hésiter et sors, sors sans crainte[4]. »

[1] Mémoire de Barthélemy Saint-Hilaire, *Journ. des savants*, 1853, p. 541.
[2] Dieu de la mort.
[3] Dieu du ciel et du tonnerre, régent d'un des points cardinaux.
[4] Suçruta, *Ayurvéda*, trad. lat. Hessler, t. II, p. 111.

Citons encore une courte mais curieuse formule. Elle fait partie du ***traitement rationnel*** de la lèpre, et a pour but de donner des propriétés extraordinairement actives à l'huile obtenue par expression des fruits de certains arbres ***agités par le vent***. La récolte doit être faite ***à l'approche d'un orage :***

« Douce essence de ces fruits, toi dont les propriétés sont si énergiques, « purge tous les éléments du corps! C'est ainsi que le veut le dieu qui tient la « conque, le disque et la clé[1]. »

Ici déjà, le prêtre prend un ton d'assurance qui nous indique que le charlatanisme a remplacé la pieuse confiance des premiers âges.

Au lieu du peuple arabe, nous aurions pu en étudier beaucoup d'autres, et chercher chez eux des rapports ou des dissemblances avec le peuple indou; mais ce serait trop sortir des limites de notre sujet, nous nous contenterons de dire quelques mots des Égyptiens et des Grecs.

Les Égyptiens ont avec les Indous une infinité d'analogies; comme ces derniers, ils constituaient un peuple essentiellement sacerdotal; la théologie était chez eux encyclopédique; leurs livres sacrés renferment des traités sur l'art de guérir, et le livre d'HERMÈS était pour les prêtres-médecins un code dont il était défendu de s'écarter sous peine de mort. Il est infiniment probable qu'à l'origine de leur société, on trouverait ces conjurations de la divinité si familières aux Indous. En tout cas, c'est une opiniou qui ne peut se soutenir un instant que celle qui prétend que dans les temps les plus reculés on exposait en Égypte les malades devant les maisons, pour que les passants vinssent donner des conseils sur le traitement de la maladie. Émettre une telle idée, c'est méconnaître tout à fait le caractère fier, entier et dominateur du prêtre égyptien[2].

Pour les Grecs, la question qui se présente tout naturellement est celle-ci : antérieurement aux temps pour lesquels nous avons des ren-

[1] SUÇRUTA, *Ayurvéda*, trad. lat. HESSLER, t. II, p. 206.
[2] MONTAIGNE (l. II, c. 37) rapporte cette pratique aux Babyloniens.

seignements certains, la Grèce était-elle sous une domination théocratique émanant directement du symbolisme oriental. Nous n'oserons trancher une question si obscure; le monde savant a encore présente à l'esprit la discussion soulevée par le livre de M. CREUTZER[1], discussion qui a éclairé le fait, sans cependant contenter tous les esprits. Nous nous reporterons au temps d'HIPPOCRATE, et nous constaterons que parmi les sources auxquelles il a puisé son érudition, se trouvaient les traditions recueillies et conservées dans les temples, et que son principal mérite aux yeux des modernes est d'avoir débarrassé l'art de guérir des entraves de l'oppression théocratique, et probablement des pratiques superstitieuses et charlatanesques qu'elle y aurait introduites. Mais revenons à l'Inde.

Nous avons vu comment, au berceau de la civilisation indoue, la science médicale, qui n'est pas créée, est remplacée par de simples formules d'invocations; puis, comment, en se formant peu à peu, elle se développe comme partie intégrante de la science sacrée. Devra-t-elle cependant conserver ce caractère pur de toute atteinte, ne s'y introduira-t-il pas une partie nouvelle, qui n'était pas en germe dans l'idée-mère.

Au contraire, cela arrivera inévitablement. C'est que, dans la constitution de cette science qui, à son aurore, n'est que le produit spontané du génie propre au peuple indien, du génie sacerdotal, de la piété toute pure, il entrera plus tard un second élément, aussi inévitable que le premier, et que, faute d'une meilleure expression, nous nommerons l'*élément empirique*. Celui-ci fera ressembler la médecine d'un peuple à celle d'un autre peuple, tandis que le premier élément, le *génie propre*, lui conservera un cachet particulier. Ce que nous disons de la médecine, pourra s'appliquer aux autres sciences. Mais faisons-nous comprendre par un exemple :

Un homme, incommodé par une congestion cérébrale légère et de la

[1] *Religions de l'ant. consid. principal. dans leurs formes symboliques et mythologiques.*

céphalalgie, est atteint accidentellement d'épistaxis; il se trouve soulagé, il en conclut que le saignement de nez est un bon traitement de la céphalalgie, voilà l'*élément empirique;* cet homme est indou, il consulte le prêtre qui, à une seconde attaque, invoque les dieux en demandant pour lui un saignement de nez, voilà les deux éléments réunis. Le prêtre enregistre le fait dans ses annales, voilà la science sacrée riche d'un fait venu du dehors.

Sous cette double influence, la médecine fit des progrès; à l'époque de la conquête d'Alexandre, cette science prenait déjà une grande part dans l'instruction des Brahmanes[1] et l'*Amara-Kosha*, sorte de dictionnaire encyclopédique, renferme les noms de beaucoup de maladies et des termes anatomiques qui indiquent déjà quelques connaissances de la structure du corps. Plus tard, la médecine devint une science complète, et c'est probablement à son apogée que nous l'étudions dans l'ouvrage qui fait le sujet de la seconde partie de ce travail.

Chapitre II.

ÉTUDE ET EXERCICE DE LA MÉDECINE CHEZ LES INDOUS.

SOMMAIRE. Étude de la médecine. Réception des disciples. Mode d'enseignement. Lecture du livre sacré. Exercice aux opérations. Pratique de la médecine. Malades incurables. Pratiques superstitieuses. Médecine des armées. Médecins grecs et médecins indous.

Nous savons, par ce qui a été dit dans le chapitre précédent, que c'étaient les Brahmanes qui, dès les temps les plus reculés, remplissaient les fonctions de médecins-conjurateurs. Plus tard, comme on peut bien le penser, ils conservèrent ces prérogatives, et ce furent eux qui, toujours, possédèrent le privilége d'enseigner la médecine. Mais il est intéressant de constater qu'à une certaine époque, probablement

[1] Voy. AD. WUTTKE, *Geschichte des Heidenthums*, t. II, p. 411. — *Allgemeine Encyclopedie der Wissenschafften und Künste*, sect. 2, t. XVII, p. 271.

déjà assez avancée, ils transmirent une partie de leurs pouvoirs aux laïcs, au point de leur permettre non-seulement de pratiquer l'art de guérir, mais même de concéder le droit d'exercice à d'autres, d'*inaugurer* des disciples, de donner *le bonnet doctoral*, en un mot. Voici, en effet, ce que nous trouvons dans l'ouvrage de SUÇRUTA [1] : « Le médecin pourra admettre comme disciple, avec les cérémonies sacrées en usage, un homme de la classe des Brahmanes, des Kchattriyas [2], des Vaisyas [3], pourvu qu'il soit d'une famille honnête, jeune, vigoureux, pur, aimant l'étude des saintes écritures, modeste, robuste, pieux, doué de mémoire et d'intelligence, et jouissant d'une bonne renommée. Il devra avoir les lèvres et la langue fines, les dents, le front, le visage réguliers, le nez et les yeux bien faits, l'esprit droit, la voix pure, le caractère patient. » Quand toutes ces conditions n'étaient pas remplies, on ne pouvait être admis. Mais quand le candidat répondait à toutes ces exigences, voici comment se faisait sa réception comme disciple.

On choisissait un jour de bon augure, un lieu propre, puni, ne présentant rien d'apparence néfaste. La cérémonie, comme on voit, ne se faisait pas dans une maison, elle avait lieu probablement dans la forêt; car, c'était là qu'on lisait les livres saints.

Dans un espace carré, de quatre coudées de côté, que le médecin enduisait de fiente de vache [4] et qu'il recouvrait de poa [5], on faisait en l'honneur des dieux, des Brahmanes et des médecins, un sacrifice de fleurs, de fruits et de pierres précieuses; puis, le médecin se tournant du côté du Midi, brûlait diverses plantes imbibées de lait caillé, de beurre clarifié et de miel. Le maître prononçait alors à haute voix les noms des dieux et quelques mots magiques qu'il faisait répéter au disciple. Ensuite, après avoir trois fois tourné autour de celui-ci en tenant

[1] L. I, c. 2, t. I, p. 5.
[2] Guerriers.
[3] Commerçants.
[4] Animal sacré dans l'Inde.
[5] Poa cynosuroides, fam. des graminées.

une torche allumée, le médecin amenait son élève auprès du feu sacré, et lui adressait ces belles paroles, dignes d'être méditées : « Tu dois rester étranger à l'amour, à la haine, à l'orgueil, à la jalousie, à la brusquerie, à la paresse, à la ruse, au désir du gain. Porte toujours les ongles et les cheveux courts, un vêtement propre et parfumé; sois esclave de la vérité, ne parle à tes maîtres que le corps respectueusement incliné. Tu traiteras, comme des parents, les Brahmanes, tes maîtres, les pauvres, tes amis, les ermites, tous les hommes probes et humbles qui viendront respectueusement réclamer tes soins.[1] » Voilà des conseils d'une morale et d'une sagesse irréprochables, donnés du ton le plus affable; nous sommes un peu peiné de les voir se terminer par les mots suivants : « tu ne guériras ni les chasseurs, ni les oiseleurs, ni les criminels, ni les gens convaincus d'actions infamantes. » La répulsion que les Indous avaient pour la chair des animaux, en raison de leur doctrine de la métempsycose, pourrait seule expliquer cette injonction si peu charitable, mais elle ne l'excuserait pas. « Si tu peux faire le bien, tu le dois, » dit PYTHAGORE, dans les *Vers dorés;* et c'est la vraie morale. Ajoutons que chaque médecin pouvait conférer le titre de disciple aux hommes de condition inférieure à la sienne, et à ceux de sa propre classe.

Une fois admis à étudier les livres saints, le disciple devait s'attacher à copier son maître dans tous les détails de sa vie; en effet, voici ce qu'il lui dit à cet égard : « Tâche de saisir ma manière de réfléchir, ma posture, ma démarche, mon genre de vie, ma manière de me nourrir, de travailler, de prendre du repos, de lire; et c'est à ces conditions que tes vœux s'accompliront, et que tu acquerras la même science que moi. Si tu agis autrement, tes connaissances ne porteront pas de fruits; de plus, si ta vie n'est pas exempte de taches, la science te sera inutile. » C'est la pensée d'Épictète : « il faut que ton vase soit pur, avant que d'y rien verser; autrement, tout ce que tu y mettras, se corrompra[2]. »

[1] SUÇRUTA, t. I, p. 6.
[2] *Moralistes grecs*, éd. Charp., p. 282.

Un sourire involontaire nous échappe, quand nous comparons ces élèves si soumis des vieux Brahmanes à la jeunesse turbulente des écoles modernes; quand nous passons de ces écoliers humbles, raides et guindés des bords du Gange, aux écoliers du moyen âge, que l'histoire nous représente comme la terreur du guet et les amis des folles joies et de l'indépendance. Aussi, nous allons voir que l'enseignement scientifique se pratiquait dans des conditions aussi bizarres que la réception des disciples.

C'était au milieu d'une forêt sacrée, près des ermitages des pieux Brahmanes, dans le silence imposant de la nature, que le maître lisait aux disciples les précieuses et vénérables révélations de Brahma. Ici encore, le *modus agendi* est fixé jusque dans les plus petits détails. « Autant qu'il sera possible, le maître apprendra à son élève le livre sacré, pied par pied, vers par vers, distique par distique. Le disciple sera convenablement vêtu, attentif, et sera muni des connaissances préparatoires. Le maître parlera doucement, distinctement, avec intelligence; il lira sans hésitation, ni trop vite, ni trop lentement; il évitera de nasiller, d'avoir un ton monotone; il ne fera pas de mouvements d'impatience, ni des yeux, ni des sourcils, ni des lèvres, ni des mains; il ne prendra ni un ton trop grave ni un ton trop aigu; il évitera de faire des digressions [1]. »

On pourrait croire, d'après cela, que l'enseignement de la médecine était tout à fait théorique; mais il était loin d'en être ainsi. Le néophyte devait s'exercer à la pratique des opérations chirurgicales avant d'aborder l'exercice de son art; nous n'avons vu, nulle part, de traces bien évidentes d'enseignement pratique ayant rapport à la clinique médicale; cependant une telle lacune n'existait probablement pas dans l'instruction que conféraient les Brahmanes. Quant à l'union de l'étude théorique à l'étude pratique, c'est un point sur lequel notre auteur est très-explicite. « Celui, dit-il, qui, connaissant la science tout en-

[1] Suçruta, t. I, p. 7.

tière, ne s'est pas exercé aux opérations, se troublera en face du malade, comme un soldat timide assistant à un premier combat. Quant à celui qui, méprisant les études théoriques, ne sait qu'opérer; celui-là n'aura jamais de réputation; il mettrait en danger la vie même des rois. Chacun des deux possède la moitié de son art; il ressemble à un oiseau qui n'aurait qu'une aile. Les plantes médicinales, eussent-elles les propriétés de l'ambroisie, acquièrent entre les mains des ignorants les terribles propriétés de la foudre et des poisons. Mais celui qui possède les deux parties de l'art, vole au succès sur un char muni de deux bonnes roues. »

La même pensée se retrouve à peu près dans l'*Hitopadésa*[1], où il est dit : « Même après avoir étudié les livres, on peut être ignorant; mais « l'homme qui joint la pratique à la science est un savant. Ce n'est pas « seulement en indiquant un bon remède qu'on guérit les malades. »

Mais comment le médecin pouvait-il, avant d'entrer dans la vie active, s'exercer aux opérations? Nous connaissons la répulsion des Indous pour le meurtre des animaux, en raison de leurs croyances sur la transmigration des âmes. Aussi les *vivisections* leur seront-elles tout à fait inconnues, et Dhanvantari[2] conseille de prendre pour objets d'exercices les cadavres des animaux morts et les différentes parties des plantes. C'est là que le disciple devra s'habituer à faire usage des *scalpels* et des *cautères*. Il s'exercera aux scarifications sur la peau des animaux, à la saignée sur les tiges creuses des roseaux, à l'*extraction des dents* sur des *mâchoires d'animaux morts*, aux sutures sur les marges des feuilles et les écorces molles, aux ponctions sur les fruits de courge remplis d'eau, etc.

C'est après avoir satisfait à toutes ces conditions que le jeune disciple peut voler de ses propres ailes. Mais, au seuil de la vie publique, il recevra encore un dernier conseil dû à l'incessante sollicitude de son maître. Le médecin qui a acquis des connaissances suffisantes, qui s'est fré-

[1] *Recueil de fables indiennes*, trad. Lancereau, p. 54.
[2] Suçruta, *Ayurv.*, l. 1, c. 9.

quemment exercé aux opérations, dont la réputation de savant est justement méritée, pourra, après avoir reçu l'autorisation du roi, exercer son art. Il portera toujours les cheveux et les ongles courts, un vêtement blanc et propre; il sera muni d'un parasol ou tiendra un bâton à la main, sa démarche sera modeste, sa tenue sans prétentions, son nom gracieux; il sera honnête, aimable avec ses amis et poli avec tout le monde.

Entré dans la demeure de son malade, après avoir constaté que les auspices sont favorables, il s'approchera de lui, l'examinera des yeux, le palpera et l'interrogera. « On a l'habitude, continue l'auteur, de dire que c'est en ces trois choses que consiste le diagnostic; on aurait mieux fait de dire qu'il y a six moyens de s'édifier sur la maladie: les cinq sens et l'interrogation. » L'auteur énumère ensuite les symptômes que peuvent révéler les moyens de diagnostic; mais il ne voit dans l'ouïe que le moyen de comprendre les réponses des malades, et ne dit rien qui ait trait à l'auscultation[1]. Ce chapitre se termine par ces mots: « Le médecin évitera de jouer avec les femmes, de babiller et de rire avec elles et d'en recevoir des présents. »

Tout le monde ne devait cependant pas être de la part du médecin l'objet des mêmes prévenances; il y avait certaines personnes, en tête desquelles se trouvaient naturellement les Brahmanes et les médecins, envers qui, par reconnaissance, des précautions toutes particulières devaient être prises. Chez les Grecs, comme nous savons, le disciple était tenu aux plus grandes attentions envers son maître et la famille de celui-ci. D'autres fois le médecin base ses considérations sur d'autres motifs; ainsi, à propos des sangsues, on trouve ce passage[2]: « Les sangsues seront employées pour tirer du sang le plus doucement possible chez les rois, les riches, les enfants, les vieillards, les femmes et les gens peureux et délicats. » Et plus loin: « Les plus grands soins sont dus aux rois, quand leur auguste santé est dérangée[3]. »

[1] *Op. cit.*, l. I, c. 10.
[2] *Op. cit.*, l. I, c. 13.
[3] Idem, c. 34.

D'ailleurs, le médecin, dans l'exercice de ses fonctions, donnait son attention aux pratiques les plus minutieuses; c'est ainsi que (t. II, p. 41), à propos de l'accouchement, le chirurgien fait tenir la patiente sur le lit de douleur par quatre femmes courageuses, d'un âge mur, *habiles dans l'art des accouchements* (sages-femmes?) et qui, dit-il, auront eu soin de *rogner leurs ongles.* Il répète la même injonction pour celui qui doit repousser dans l'abdomen des intestins sortis par une plaie. Nous pourrions faire mille remarques analogues; car presque chaque chapitre y donnerait matière.

Mais il ne faudrait pas croire que le médecin indou soignait tout le monde; et c'est une particularité de sa pratique, sur laquelle nous tenons à attirer l'attention. Voici, en effet, les principes du maître:

Quand un médecin est appelé près d'un malade, le premier but de son examen doit être de reconnaître si la maladie doit inévitablement se terminer par la mort; dans le cas où il sera amené à supposer qu'il en sera ainsi, il se retirera immédiatement, s'il est quelque peu soucieux de sa réputation; il doit même se retirer, quand la maladie, sans être mortelle, peut cependant durer autant que l'individu, comme un vieil ulcère, par exemple. On peut voir (*op. cit.*, l. I, c. 28, 31, etc.) avec quelle facilité le médecin abandonne ses malades, et pour des signes qui, aujourd'hui, seraient loin de nous inspirer tant de défiance. Ainsi, «celui qui a une somnolence continue, ou qui ne peut dormir, qui délire ou parle sans cesse, etc., doit être abandonné du médecin.» Dans d'autres circonstances, le pronostic était plus judicieux. Le malade qui est épuisé par la diarrhée, abattu par le mal de tête et les éblouissements, par des coliques opiniâtres ou une prostration profonde, à qui les poux viennent sur le front, qui refuse une nourriture *que les corbeaux refusent ensuite de manger*, celui-là ira nécessairement dans la demeure de Yama (dieu de la mort). Et ailleurs: «L'odeur naturelle des plaies est celle de l'huile de lin et un peu de la chair crue; toute autre odeur est anormale. Les plaies sentant le chien, le cheval, la souris, le corbeau, la terre fraîchement remuée, sont de mauvaise nature. Les

ulcères qui ont la couleur du safran, etc., ne cicatrisent pas; que le médecin évite de les soigner! Les plaies qui *murmurent et crépitent*[1]..., qui affectent *la forme de temples*, qui sont comme pulvérulentes, qui s'accompagnent d'accidents du côté de la respiration, que le médecin, jaloux de sa réputation, s'en détourne avec soin!

Mais, à côté des pratiques sages, des qualités d'esprit que nous avons signalées chez le médecin indou, nous sommes obligé de signaler aussi les croyances superstitieuses les plus ridicules. Ces superstitions avaient leur source dans les idées religieuses; les Indous croyaient l'air peuplé de génies malfaisants, invisibles, sans cesse occupés à nuire à l'homme; et, dans les circonstances les plus insignifiantes, ils voyaient la preuve qu'ils étaient obsédés par les démons de toutes les variétés Rakchasas, Vampires (Pisâtchas), Titans (Asouras), etc. C'est ainsi que le médecin base son pronostic sur la manière dont il rencontre un homme sur sa route, sur la manière dont l'aborde un messager, etc. Tous les détails pointilleux dont nous avons eu occasion de parler, à propos de la tenue du médecin, ont aussi, la plupart du temps, pour but d'écarter les démons. «Que le blessé soit toujours bien vêtu, convenablement parfumé; qu'il récite des hymnes sacrés..., et les démons fuiront comme l'antilope devant le lion de la forêt.»

De ce que nous avons vu dans ce chapitre et le précédent, on peut conclure que la médecine s'exerçait tantôt dans les temples, tantôt à domicile; mais, souvent aussi, c'était en plein vent que le médecin dispensait les bienfaits de son art, et il nous a semblé que c'était surtout pour les opérations chirurgicales que cette pratique avait lieu. On trouve (*op. cit.*, l. 1, c. 16) que la perforation du lobule de l'oreille, chez les enfants, se faisait avec cérémonies religieuses, *in cavo à diis creato, et à solis radiis tardè illuminato*. Le chap. 5 du liv. I de l'*Ayurveda* de Suçruta contient la description des cérémonies qui accompagnaient l'ouverture d'un abcès et l'on y voit que l'opération se faisait

[1] Il s'agit ici de clapiers fistuleux, renfermant des gaz, ou de plaies envahies par les vers.

un jour faste, après des sacrifices à Agni[1], aux brahmanes et aux médecins, le malade ayant été préalablement purifié et béni. Celui-ci se tournait vers l'orient, le médecin se tournait vers l'occident; puis, après avoir plongé son scalpel dans le foyer purulent, récitait un long hymne par lequel il mettait chaque organe du malade sous la tutelle d'une des divinités de l'Olympe indien. Nous ajouterons, à titre de détail piquant, que quand le médecin faisait une *ponction blanche*, il était tenu à une amende honorable, et ne pouvait se laver d'une telle faute que par un sacrifice aux dieux[2]. Si cet usage était venu jusqu'à nous, quel est le médecin que, dans le cours de sa carrière, on ne rencontrerait pas quelquefois sur le chemin de l'autel expiatoire!

Avant de quitter cet intéressant sujet et pour compléter ce qui a rapport à l'exercice de l'art médical, disons quelques mots de la médecine des armées.

« L'ombre de la pagode recouvre tout », avons-nous dit plus haut; cela est vrai, même pour le palais des rois. Les souverains dans l'Inde n'étaient en effet que des roitelets insignifiants, que les Brahmanes conduisaient à leur guise, et dont ils envahissaient le palais, à tous les titres possibles. « Le gouverneur de la forteresse, le général en chef, « l'administrateur des finances, l'ambassadeur, *le prêtre de la famille*, « *l'astrologue et les médecins* sont regardés comme les conseillers du « roi » (*Hitopadésa*, trad. LANCEREAU, p. 141).

Puis, quand venait le temps des guerres, le médecin avait soin de s'arroger des fonctions importantes. « Quand le roi se met à la tête de « son armée pour aller vaincre son ennemi, c'est au médecin que re« vient le soin de sa personne. Pendant qu'il marche à la tête de ses « sujets, c'est surtout contre le poison qu'il faut le prémunir; l'ennemi, « en effet, s'empresse d'infecter les chemins, de corrompre l'eau, d'em« poisonner l'*ombre*, la nourriture et les boissons. C'est à tout cela que « le médecin doit savoir remédier; et c'est ce que lui enseigne la science

[1] Dieu du feu, *ignis*.
[2] L. II, c. 10,

« des antidotes » (*Kalpasthana*, cinquième partie du livre). « Le livre « sacré indique cent genres de morts; le dieu Kalas (dieu du temps) « n'en amène qu'un; les autres sont accidentels[1] », c'est-à-dire: sur cent cas de mort, il n'y en a qu'un par vieillesse, c'est donc des quatre-vingt-dix-neuf autres que le médecin doit préserver le roi. En temps de guerre, dans le camp, la tente du médecin sera placée près de celle du roi; et le premier sera l'objet des mêmes honneurs que le second. Il est là, comme un étendard auquel se rallient, et non en vain, ceux qu'ont atteint le poison, les maladies ou les flèches ennemies[2]. Le livre de SUÇRUTA renferme des chapitres très-intéressants sur la chirurgie des camps, les plaies des flèches empoisonnées, etc.; nous y reviendrons à propos de la chirurgie en général.

Jetons un coup d'œil rétrospectif sur ce que nous venons de dire, et comparons les études médicales dans l'Inde avec celles que pouvait faire HIPPOCRATE chez les Grecs. Dans l'Inde, pays isolé de ses voisins, et où une seule caste était réellement instruite, l'homme avide d'étudier ne peut puiser qu'à une seule source, la tradition religieuse; point de grandes écoles philosophiques contrôlant les faits transmis des âges précédents, ou apportant leur contingent de découvertes; point de traditions *profanes*, résultats de l'expérience vulgaire. En Grèce, au contraire, HIPPOCRATE puisait à trois grandes sources, la médecine conservée dans les temples, les traditions que les familles de médecins se transmettaient de génération en génération, et les grandes écoles philosophiques qui ne restaient étrangères à aucune science; c'est là ce qui a valu au médecin grec le pouvoir de faire franchir à la médecine le seuil de l'autel, et d'échapper en partie aux pratiques superstitieuses. Il n'en pouvait être ainsi dans l'Inde.

[1] *Op. cit.*, l. I, c. 34.
[2] Idem.

Chapitre III.

LITTÉRATURE MÉDICALE INDOUE.

SOMMAIRE. Principaux médecins indous. SUÇRUTA et son ouvrage. Antiquité de l'*Ayurvéda*. Examen des arguments du docteur HESSLER. Conclusion.

Si nous en croyons les traditions mythologiques de l'Inde, le plus ancien ouvrage de médecine est incontestablement le poëme composé par Brahma lui-même, puisque, avons-nous vu, c'est avant la création du genre humain qu'il donna le jour à cette œuvre gigantesque. Voici, d'après M. ERNEST MEYER[1], la filiation des personnages, soit divins, soit simplement humains, qui ont cultivé la médecine avec succès ou ont laissé des traités médicaux.

Daksha reçut directement de Brahma l'*Ayurvéda*, qu'il transmit aux deux Aswins, médecins des dieux et fils du Soleil, lesquels composèrent un ouvrage. Ils étaient en grand honneur dans l'Olympe indou, et Indra transmit de leur part l'*Ayurvéda* à Atreya, à qui il l'expliqua. Celui-ci composa à son tour un livre sur la médecine et eut de nombreux élèves, parmi lesquels six sont connus pour avoir laissé des écrits médicaux. Après eux vint Charaka, lequel rassembla en un grand ouvrage tout ce qu'avaient laissé les élèves d'Atreya.

Mais une peste ayant ravagé la terre, Indra s'adressa à Dhanvantari, dieu de la médecine, et le fit descendre du ciel pour venir régner à Kasi (Benarès). C'est là que sous le nom de Divodâsa (*ministre des dieux*), il exerça et enseigna la médecine. M. ERNEST MEYER dit qu'indépendamment du livre que son élève SUÇRUTA composa en reproduisant ses leçons, lui-même laissa des travaux sur la médecine; mais les autres ouvrages que nous avons consultés à cet égard s'accordent assez bien à dire que c'est le livre intitulé SUÇRUTA ou *Ayurvéda*, que l'on

[1] *Geschichte der Botanik*, l. IX, c. 1, § 2.

attribue souvent à Dhanvantari. C'est, d'ailleurs, une question de fort peu d'importance.

Nous pourrions ajouter à cette énumération déjà passablement fastidieuse, une liste des médecins dont les noms sont cités dans les ouvrages sanscrits répandus aujourd'hui, ou dans les travaux sur l'Inde que nous avons eus à notre disposition, mais nous n'y voyons aucune utilité.

Parmi les ouvrages authentiques ou imaginaires que nous avons cités, il en est deux surtout, ceux de Charaka et de Suçruta, dont l'existence, depuis longtemps déjà, ne faisait plus guère de doute, puisque, vers le huitième siècle après Jésus-Christ, ils avaient été traduits en arabe, d'après le rapport d'Ibn Beithar et d'Albiruni pour le premier, et d'Ibn Abi Ossaibi'ah pour le second.

Ce dernier traité, c'est-à-dire l'*Ayurvéda* de SUÇRUTA, a été traduit pour la première fois du sanscrit en latin par le docteur HESSLER[1]; c'est, de l'avis unanime des orientalistes, l'ouvrage le plus célèbre de toute la littérature médicale indoue. La seconde partie de ce travail sera exclusivement consacrée à étudier, dans ce livre, les diverses branches de la médecine chez les Indous; nous voulons en ce moment nous occuper d'un problème très-important, celui de l'âge de l'*Ayurvéda*.

Parmi les orientalistes qui ont cherché à élucider ce point d'histoire, nous citerons surtout WILSON, médecin lui-même, autrefois président de la Société de médecine de Calcutta, aujourd'hui professeur de sanscrit à l'université d'Oxford; puis STENZLER (*Janus, herausgegeben von* HENSCHEL, I, 1846, p. 441), et en troisième lieu LASSEN (*Indische Alterthumskunde*, II, p. 511); mais comme leurs recherches n'ont abouti qu'à de vagues conjectures, nous ne donnerons que les conclusions, sans rappeler les détails de leurs dissertations. «Les deux

[1] SUÇRUTAS *Ayurvedas. Id est medicinæ systema a venerabili* DHANVANTARE *demonstratum, a* SUÇRUTA *discipulo compositum. Nunc primum ex sanscrita in latinum sermonem vertit*, etc. FR. HESSLER, *Erlangæ* 1844, t. II, 1847; t. III, 1850.

« premiers, dit M. E. MEYER[1], n'osent se hasarder à fixer la limite la « plus reculée à laquelle puisse remonter l'apparition de ce livre; ils se « contentent de montrer qu'il ne peut pas être aussi vieux que la tradi- « tion indoue le dit; quant à la limite la plus avancée, WILSON la fixe « au neuvième ou dixième siècle après Jésus-Christ, puisque les *Purâ- « nas*[2], qui en font mention, remontent à cette époque. STENZLER fixe « comme limite la plus rapprochée possible le huitième siècle après « Jésus-Christ, puisque, à cette époque, l'ouvrage a été traduit en « arabe. LASSEN, par contre, ne dit pas un mot de la limite rapprochée « de l'âge de l'*Ayurvêda*, mais donne surtout son opinion sur la limite « reculée. La médecine indoue lui paraît avoir pris forme pendant la « période historique de 543 à 57 avant Jésus-Christ. Or, on comprend « aisément que la science n'a pas pu commencer par cet ouvrage, que « dans la tradition beaucoup d'autres le précèdent, et que lui-même « renferme déjà tout un système de médecine. » Les passages en vers qui se trouvent parsemés dans tout l'ouvrage, pourraient bien, d'après LASSEN, appartenir à cette époque. D'ailleurs, ils lui semblent un peu plus récents que des épopées indoues, dont il fixe l'époque entre 543 et 291 avant Jésus-Christ.

Mais le docteur HESSLER, à qui on ne peut trop manifester sa reconnaissance pour une entreprise aussi laborieuse que la traduction de l'*Ayurvêda*, entreprise qu'il a menée à si bonne fin, le docteur HESSLER, dis-je, ne se contente pas d'une si modeste antiquité; il prétend que l'ouvrage remonte au moins à dix siècles avant notre ère, et soupçonne qu'il a été adjoint aux Védas par Vyasa[3] lui-même, à qui la tradition attribue la classification et la réunion en une sorte d'encyclopédie de tous les livres sacrés de l'Inde.

Comme personne n'a autant que lui étudié les travaux de Suçruta,

[1] *Op. cit.*, t. III, p. 9.

[2] Les *Purânas* sont d'antiques légendes, attribuées à Vyasa. L'un de ces *Purânas*, l'*Agni-Purana*, contient des notions sur toutes les sciences.

[3] Vyasa signifie *compilateur*.

nous allons exposer son argumentation en faveur de l'âge du livre; puis nous l'examinerons en détail, avec tous les soins dont nous sommes capable.

Voici les principaux motifs sur lesquels M. le docteur HESSLER appuie sa conclusion :

1° Dans beaucoup de passages de l'*Ayurvéda*, SUÇRUTA est appelé fils du roi Visvamitra; or, les légendes indiennes citent Visvamitra comme ayant vécu dans les temps héroïques; d'ailleurs, dans le *Rig-véda*, il est question de Visvamitra comme de l'auteur d'un certain nombre d'hymnes sacrés.

2° Suçruta est appelé partout disciple de Dhanvantari; or, il est question de Dhanvantari dans les relations les plus anciennes et les monuments littéraires les plus vieux que l'Inde possède.

3° L'*Ayurvéda* est un *Upanga* (*up-anga*, *sous-membre*) de l'*Athara-véda*; et malgré les doutes qu'on a élevés sur l'antiquité de ce quatrième Véda, les quatre Védas sont cités dans le *Mahâbharata*[1], dans trois passages différents. Or, il est prouvé par un passage de l'épisode de Nalus et Damayanti (liv. XII, sloka 17), épisode extrait du *Mahâbharata*, que les *Upangas* existaient déjà à l'époque où cet épisode était écrit.

4° Quant à la forme, au style, etc., ils sont évidemment ceux des saintes écritures de l'Inde. Dans la dernière partie de l'ouvrage (*Uttara-tantra*, cap. 66), l'*Ayurvéda* est qualifié de *opus Brahmicum*[2], ce qui indique que son origine est religieuse; d'ailleurs, on y voit que la médecine tient encore à la théologie et que la plupart des médecins sont des Brahmanes.

5° Il n'est question nulle part, ni du culte, ni du nom de Çiva[3], ni de Bouddha[4] et Jina, ni de leur doctrine, ce qui porte à croire que l'ouvrage appartient à l'époque brahmanique au moins.

[1] Poëme épique extrêmement étendu.
[2] Voy. *Commentarii et annotationes in* SUÇRUTÆ *Ayurvedam à* F. HESSLER, Erlangœ 1852.
[3] Çiva est une des trois personnes de la trinité indienne (Brahma, Vichnou, Çiva).
[4] Le Bouddha, dont le nom est Çâkyamouni, est un célèbre réformateur de l'Inde.

6° Suçruta cite un certain nombre de médecins, aux noms desquels ne se rattache aujourd'hui aucun souvenir, ce qui fait supposer qu'ils appartenaient aux temps reculés, à l'époque védique probablement.

7° Suçruta ne parle ni de Charaka ni d'Atreya, médecins très-anciens, qu'il n'aurait pu manquer de citer, s'il n'était venu avant eux. D'ailleurs, Charaka cite Dhanvantari: c'est comme s'il citait Suçruta, qui était son élève.

Voilà les considérations sur lesquelles M. HESSLER se fonde pour affirmer que le livre de Suçruta remonte aux temps héroïques de l'Inde, c'est-à-dire *au moins au dixième siècle avant Jésus-Christ.* Ces arguments, qu'au premier abord on croirait bien convaincants, nous allons les reprendre et les peser l'un après l'autre, pour tâcher de les ramener à leur juste valeur.

1° D'abord *Suçruta* est-il bien le nom de l'auteur de l'ouvrage? Le nom est composé de su, *benè*, et de çruta, part. passé passif de çru, *audire;* donc Suçruta signifie *benè-auditus*, et M. HESSLER lui-même paraphrase ainsi le sens du mot: *Qui sacra studia bene absolvit.* Or, pourquoi ce mot ne serait-il pas placé en tête du livre, comme nous avons en français *le Parfait naturaliste*, *la Lancette*, *le Cordon bleu*, etc. Ce qui vient corroborer cette hypothèse, c'est que, et M. HESSLER le sait mieux que nous, le livre est souvent appelé *Suçruta*, au lieu de *Ayurvéda;* tellement que certains catalogues, par exemple, celui de FRÉD. ADELUNG (Saint-Pétersbourg, 1837), laisseraient jusqu'à un certain point supposer que ce sont deux ouvrages distincts.

En supposant que Suçruta fût réellement l'auteur du livre et fils de Visvamitra, ce roi Visvamitra ne serait pas nécessairement celui qui, dans le *Rig-véda*, est cité comme auteur de plusieurs hymnes. Ce nom pouvait être très-répandu dans l'Inde.

2° De ce que Suçruta est appelé le disciple de Dhanvantari, il n'en résulte pas, pour cela, un argument en faveur de l'antiquité du premier; Dhanvantari est le dieu de la médecine et comme tel, habite ordinairement l'olympe indien; un jour, à l'occasion d'une peste, il des-

cend sur la terre, par ordre d'Indra, et vient régner sur Benarès, où il enseigne la médecine à Suçruta et à d'autres; voilà tout ce que dit la légende. Rien là-dedans ne prouve que le fait ait eu lieu dès la plus haute antiquité, à moins qu'on n'admette que c'est à propos de son *cours de médecine* que Dhanvantari, un homme comme les autres, a été mis au rang des dieux. Mais c'est là une hypothèse gratuite.

3° L'*Ayurvéda*, il est vrai, est un *Upanga* de l'*Atharvavéda*; mais il y a ici plusieurs remarques à faire. Dans l'épisode de Nalus (*du Mahâbharata*) on trouve, avons-nous dit (l. XII, sl. 17), un passage où il s'agit de la lecture des Védas avec leurs *Angas* et leurs *Upangas* (membres et sous-membres). Mais il est évident que cela prouve simplement qu'à cette époque, les Védas avaient des livres accessoires, et cela ne peut en rien établir que l'*Ayurvéda* était du nombre. De plus, malgré ce que dit et ce que croit démontrer le docteur HESSLER, il est prouvé aujourd'hui que si l'*Atharvavéda* est aussi ancien que les autres, c'est seulement par ses parties fondamentales. On parle plusieurs fois, dans le *Mahâbharata*, des *quatre* Védas, cela est vrai; mais Manou n'en cite que trois. Nous savons qu'on trouve (*Lois de Manou*, l. XI, v. 33) ces mots : « qu'il emploie sans hésiter les prières magiques de l'*Atharvavédu* et d'*Angiras* »; mais le mot Véda est ajouté par le commentateur indou, et souligné dans la traduction de Loiseleur-Deslongchamps, et W. JONES n'a jamais admis qu'il s'agît ici d'un Véda, mais bien du sage Atharvâ; d'ailleurs il y a d'autres passages du code de Manou où il parle des *trois* Védas (*Ritch*, *Sâman*, *Yadjoush*). M. ALBRECHT WEBER[1], trouve au style et aux formes grammaticales une physionomie qui lui prouve que l'ouvrage est plus récent que les autres Védas; il croit même y avoir vu des locutions populaires.

D'un autre côté, par les besoins auxquels il répond, le but vers lequel il tend, l'*Atharvana* ne fut utile aux Indous que relativement assez tard, comme le fait remarquer M. BARTHÉLEMY SAINT-HILAIRE[2]. On ne

[1] *Academische Vorlesungen*, etc.
[2] *Journal des savants*, 1853, p. 153.

le récite pas au moment des prières, comme le *Ritch;* on ne le chante pas comme le *Sâman*, on ne le lit point comme le *Yadjoush* en célébrant les rites officiels.

Presque uniquement rempli d'exorcismes, d'imprécations homicides, c'est en quelque sorte un Véda domestique, dont l'usage tout personnel peut éviter des maux ou assurer des biens à ceux qui admettent son efficacité.

D'autre part, nous trouvons dans les hymnes de l'*Atharvana* l'invocation pieuse et modeste de l'homme sincèrement religieux des premiers âges, remplacée, comme le fait encore remarquer M. Barthelémy Saint-Hilaire, par l'arrogance charlatanesque du sorcier. Voici un hymne destiné à guérir un malade; il est écrit dans ce style qui respire beaucoup plus le trafic éhonté que la prière et l'humilité.

Atharvavéda, kauda III, hymne II[1].

« Je te sauve et te fais vivre par ce breuvage, te délivrant de la maladie in-« connue qui te dévore, de la phthisie qui te consume. Quand l'accès de fièvre « viendra le prendre et le saisir, qu'Indra et Agni l'en préservent et l'en dé-« fendent. »

« Si la vie du malade a disparu, si elle est anéantie ou si elle n'est que dans le « voisinage de la mort, je le retire du sein même du néant, sans la moindre « atteinte; et je lui assure encore cent automnes. »

Nous pourrions en citer un autre ou l'exorcisme a pour but de détourner toute une épidemie, en la faisant retomber sur les ennemis.

Mais, d'ailleurs, nous avons cité plus haut un petit hymne tiré de l'*Ayurvéda* même, dont nous avons déjà fait remarquer le ton hardi et arrogant. — Et même, dans le corps de l'*Ayurvéda*, se trouvent des passages d'aussi mauvais goût, où le Brahmane se vante de faire vivre mille ans celui qui prendra successivement jusqu'à *dix tulas* de Naphte (50 kilog. environ), etc., etc.

Enfin une grande preuve, à nos yeux, que l'*Ayurvéda* est moins an-

[1] *Journal des savants*, 1853, p. 756.

cien que les Védas, c'
et de la transmigratio
a démontré (*Jour. de*
des Védas il n'en est
Mais revenons au
4° Pour ce qui
même; mais nous
le style et les form
5° De ce que
l'*Ayurvéda*, cela
leurs doctrines
à s'occuper de
sard qui aurait
manquer.
6° Je ne dis
sans dire où i
7° Enfin si
supposer qu'i
prouvé que l'ouvrage
arabe vers le huitième siècle ap
sait de précis à cet égard. Quant à Atreya,
existé?

E.

médicale, si exercée sur
de GALIEN, montrera
même habileté dans
i et de SUÇRUTA.
Dr CERISE.

S

Quand même Charaka citerait Dhanvantari, cela ne prouverait rien, car si, comme le veut M. E. MAYER (*op. cit.*), Dhanvantari avait écrit un livre indépendamment de celui qu'il dictait à Suçruta, l'objection n'aurait de valeur que si Charaka citait un passage de Dhanvantari; s'il ne fait que le nommer, nous répondrons ce que nous avons déjà dit plus haut (voy. 2°).

Après cette longue argumentation dont nous nous sommes vu, à regret, forcé de fatiguer le lecteur, concluons :

Que M. HESSLER, à force de méditer sur les Brahmanes et leurs œuvres, s'est un peu laissé gagner par la fièvre qui les pousse à reculer

les dates de tout, se figurant, avec raison, que nous nous représentons toujours comme plus grand que nature ce dont le commencement nous est caché. Sans doute, il serait agréable d'offrir au monde savant un livre comme Suçruta, en y joignant la certitude qu'il date de dix ou douze siècles avant l'ère chrétienne; et, l'enthousiasme prenant le dessus, on cesse bientôt de désirer que cela soit, pour croire que cela est.

Quel sera donc l'âge de l'*Ayurvéda?* Et d'abord, faisons remarquer que pour les livres des Indous, dont les Brahmanes n'ont pas transmis une seule date précise, il ne s'agit jamais que de fixer des époques approximatives.

Voici ce que nous croyons pouvoir admettre. Laissant de côté les assertions de M. Hessler, qui, comme l'a dit M. A. Weber, « sont déjà rentrées dans le domaine des rêveries et du fantastique[1] », et tenant compte des recherches de MM. Wilson, Stenzler, Lassen et Weber, nous croyons pouvoir rapporter l'apparition de cet ouvrage aux environs du commencement de l'ère chrétienne, en admettant avec M. Weber qne l'opinion de M. Hessler enregistre une erreur d'environ dix siècles.

On pourrait regarder comme oiseuse une discussion qui aboutit à une conclusion hypothétique; mais qu'on songe combien toutes les origines sont obscures de leur nature, et on dira avec un homme que nous aimons à citer: « C'est l'œuvre de la science, œuvre infiniment délicate et souvent périlleuse, de deviner le primitif par les faibles traces qu'il a laissées de lui-même » (E. Renan).

[1] *Academische Vorlesungen*, etc., p. 238.

DEUXIÈME PARTIE.

> Espérons que l'érudition médicale, si exercée sur les livres d'HIPPOCRATE et de GALIEN, montrera bientôt le même zèle et la même habileté dans l'étude des livres de DHANVANTARI et de SUÇRUTA.
>
> Dr CERISE.

Le jour où, au grand scandale d'une érudition routinière, quelques savants osèrent jeter un regard timide au delà de l'horizon greco-latin, ils ne furent pas médiocrement surpris d'y trouver, au lieu du vide et du silence, des richesses accumulées, des peuples intelligents et civilisés et une grande activité intellectuelle.

Une si riche mine méritait d'être exploitée. On se mit donc à l'œuvre; les commencements furent pénibles, mais les résultats brillants; et aujourd'hui chacun peut étudier, sans beaucoup de difficultés, cet Orient si fécond et si longtemps inconnu ou dédaigné.

Le livre attribué à Suçruta, dont nous avons déjà souvent parlé, et qui va maintenant nous occuper presque exclusivement, est un des plus curieux monuments de l'ancienne civilisation orientale. D'ailleurs, il sert encore aujourd'hui de guide pour l'étude de la médecine; et c'est à ces titres que nous lui consacrerons toute cette partie de notre travail, laquelle pourrait fort bien être intitulée: *Étude de l'*Ayurvéda *de* SUÇRUTA. Nous commencerons par donner une idée générale de ce précieux ouvrage.

Chapitre premier.

ÉTUDE GÉNÉRALE DE L'AYURVÉDA.

SOMMAIRE. Division de l'ouvrage. Esprit scientifique de l'auteur : vitalisme et organicisme. Force vitale. Synthétisme scientifique. Croyances superstitieuses : augures, démons.

Nous avons suffisamment édifié le lecteur sur l'origine divine de l'*Ayurvéda* de SUÇRUTA, nous n'y reviendrons pas.

Cet ouvrage est divisé en six parties, qui sont :

1° *Sutrasthana*, de Sutra, *filum* et Sthana, *locus*, *liber;* M. HESSLER compare ce mot au mot allemand *Leitfaden*, *fil conducteur*. Après la lecture de cette section du livre, on est, en effet, tenté de conclure que l'auteur a voulu faire une sorte de nosographie générale, renfermant les principes de chaque partie de la science. Cette section contient quarante-six chapitres.

2° *Nidanasthana*, de Nidana, *cause première*. Cette partie traite de l'étiologie, de la pathologie et des symptômes; elle justifie assez bien le titre de *Pathologie spéciale* que propose M. HESSLER. Nous croyons, avec ce dernier, qu'une grande partie de cette pathologie nous manque, car les seize chapitres qui constituent cette section correspondent très-bien aux vingt-deux premiers chapitres de la quatrième section, laquelle contient quarante chapitres. On est presque forcé d'en conclure que la seconde section ne serait complète qu'avec les chapitres correspondants aux dix-huit derniers de la quatrième partie.

3° *Sarirasthana*, de Sarira, *corpus;* cette partie comprend l'anatomie, la physiologie, l'embryologie, en un mot, ce que nous désignerions par sciences anatomo-physiologiques, en donnant à cette expression son sens le plus large. Elle ne comprend que dix chapitres.

4° *Chikitsitasthana;* Chikitsita signifie thérapie; non-seulement ce mot désigne ici la thérapeutique, les médicaments, mais aussi les moyens chirurgicaux. Cette partie du livre est extrêmement intéres-

sante, surtout en raison des grandes connaissances chirurgicales qu'elle révèle chez les Indous. Elle contient quarante chapitres.

5° *Kalpasthana*, proprement toxicologie; c'est la science des poisons et de leurs remèdes. Les contrées orientales sont, en effet, assez bien fournies en poisons végétaux et animaux, pour que, sans aucun développement des connaissances chimiques, leur étude puisse déjà constituer une science. Cette section contient huit chapitres.

6° *Uttaratantra*; de uttara, *posterior;* tantra, *doctrina*; dernier traité. C'est une partie supplémentaire que nous croyons avoir été ajoutée à l'ouvrage quelque temps après la rédaction de celui-ci. En effet, on trouve (l. I, c. 1) que le livre doit contenir cent vingt chapitres; c'est, en réalité, l'ensemble des chapitres des cinq premières parties; puis, l'auteur annonce une sixième partie additionnelle, laquelle ne contient pas moins de soixante-six chapitres; de là, nous croyons pouvoir conclure[1] que la sixième partie a été adjointe aux autres, à une époque où la fin de la seconde manquait déjà; ce qui s'accorderait peu, nous le savons, avec l'opinion de M. Hessler qui pense que tout est du même auteur. C'est d'ailleurs une simple hypothèse de notre part.

Cette sixième partie renferme les maladies des organes des sens, les maladies causées par les démons, et enfin la description de certaines maladies spéciales, dont il n'avait pas été question dans l'ouvrage primitif.

Cette division, méthodique en apparence, est loin de l'être en réalité. Chacune des six parties contient des chapitres traitant des matières avec lesquelles le titre n'a nul rapport; souvent même, les titres des chapitres ne correspondent qu'à ce qui est dit dans les premières lignes, au lieu de s'adapter au chapitre tout entier. Aussi étudierons-nous l'ouvrage de Suçruta non pas suivant la division de l'auteur; mais, en rapportant nos études aux diverses branches de la science médicale.

Malgré le désordre que nous venons de signaler, on peut cependant

[1] En admettant que ce passage soit une interpolation.

reconnaître, dans l'ensemble du livre, un plan déterminé d'avance, une idée-mère qui domine tout. Cette idée dominante, c'est le rapport constant entre les éléments cosmiques, les éléments physiologiques et les éléments pathologiques; ainsi, autant d'éléments dans la nature, autant d'organes sensitifs, souvent même autant de variétés dans les maladies, etc., etc. Ces idées seront développées plus loin. Une question intéressante, mais qui nous entraînerait trop loin, c'est celle des rapports qui existent entre cette philosophie naturelle appliquée à la physiologie, comparativement chez les Indous et chez les Grecs. Nous nous contenterons de rappeler que l'érudition classique en attribue le mérite à EMPÉDOCLE.

Suçruta, qui a, comme on le voit, des idées de philosophie naturelle si bien arrêtées, est-il aussi guidé par une doctrine médicale précise? A-t-il sur la santé et la maladie une opinion qui puisse suffire à caractériser son esprit scientifique?

La question revient à celle-ci: Suçruta est-il organicien ou vitaliste? En effet, depuis l'origine des théories médicales, c'est, au fond, toujours la même distinction qu'il s'agit d'établir, qu'elle se déguise sous les noms d'animisme, de dynamisme, etc., ou bien de pneumatisme, d'humorisme, etc. Tout médecin qui essaie d'être rationnel, est nécessairement organicien ou vitaliste.

Les doctrines philosophiques qui ont eu cours dans l'Inde, ont été pendant longtemps franchement et exclusivement spiritualistes; ce n'est que relativement assez tard, et comme contrepoids aux extravagantes divagations de l'école mystique, qu'est née l'école matérialiste, laquelle, il est vrai, une fois établie, exposa clairement ses doctrines. « La faculté de penser, disent les disciples de Tcharvaka le matérialiste, résulte d'une modification des éléments agrégés, de la même manière qne le sucre mêlé avec un ferment et d'autres ingrédients, devient une liqueur enivrante. »

Mais, à l'époque où vivait Suçruta, il n'était pas question des théories matérialistes, ou du moins elles comptaient peu d'adeptes et avaient

peu d'influence. La philosophie spiritualiste indoue distinguait même d'une façon très-évidente l'âme du principe vital, l'*animus* de l'*anima;* il suffit pour s'en convaincre de lire l'hymne suivant, extrait du *Rigvéda.*

Les sens se disputaient entre eux : « C'est moi qui suis le premier, c'est moi qui suis le premier, » s'écriaient-ils. Puis, ils se dirent : « Allons, sortons de ce corps ; celui d'entre nous qui, en sortant du corps, le fera tomber, sera le premier. » La parole sortit : l'homme ne parlait plus, mais il mangeait, il buvait et vivait toujours. La vue sortit : l'homme ne voyait plus, mais il mangeait, il buvait et vivait toujours. L'ouïe sortit : l'homme n'entendait plus, mais il mangeait, il buvait et vivait toujours. *Le manas (mens) sortit ; l'intelligence sommeillait dans l'homme, mais il mangeait, il buvait et vivait toujours. Le souffle de vie sortit ; à peine fut-il dehors que le corps tomba ; le corps fut dissous ; il fut anéanti.*

Pour compléter l'expérience, les sens rentrent l'un après l'autre, et le souffle de vie est le seul qui rende l'existence au corps inanimé.

Suçruta lui-même parle souvent du souffle de vie, de la vitalité, de la force vitale. « La force vitale, dit-il (l. I., c. XV), c'est le brillant autel de la vie. Tout dans l'homme en est pénétré. Les influences pathologiques et pernicieuses, la colère, la tristesse, la méditation profonde, la fatigue, la faim, lui sont funestes et lui font quitter les éléments du corps ; aussitôt l'homme s'affaisse et périt. »

Mais admettre l'existence de la force vitale et les influences pénibles des maladies sur cette force, cela suffit-il pour constituer une opinion vitaliste? Nous allons voir que cela ne suffit pas ; et Suçruta lui-même nous en donnera la preuve. « Puisque, dit-il, il ne peut y avoir de maladie sans corruption des humeurs, le médecin habile, devinant cette altération, quand même elle ne se manifestera pas par des signes patents, y obviera toujours par des remèdes convenables. Ainsi, qu'elle soit ou non apparente, c'est toujours à la lésion anatomique que le médecin adressera sa médication. Nous savons qu'en argutiant sur un texte, on y trouve toujours ce qu'on y cherche, cependant l'opinion de l'auteur

nous a paru, dans ce cas, si clairement établie, que nous avons cru de notre devoir de citer ce passage remarquable.

L'ouvrage respire partout ce synthétisme scientifique, si caractéristique de l'esprit indou; les sciences naturelles, philosophiques, morales, etc., sont en corrélation intime avec la médecine. L'Indou, en effet, avant d'étudier une science en particulier, devait faire preuve de connaissances préparatoires, lesquelles étaient des études élémentaires sur toutes les branches des connaissances humaines. Ces vues d'ensemble sont si bien dans le caractère indien, que les dictionnaires sanscrits sont rédigés par ordre de matière, et non par ordre alphabétique, disposition qui semble aux savants de l'Inde trop machinale, et trop peu intelligente.

Suçruta, malgré le jugement et la hauteur d'idées dont il fait preuve, n'était pas à l'abri des faiblesses humaines. La première partie du livre contient trois chapitres destinés aux augures et aux auspices; et dans le sixième livre (*Uttaratantra*) l'auteur ne consacre pas moins de onze chapitres aux maladies causées chez les enfants par les diables qui pénètrent dans leur corps, sous le prétexte de péchés commis par les mères ou les nourrices. A chaque classe de démons correspondent un traitement particulier et des prières spéciales. Nous laissons de côté tous ces enfantillages.

Après ce coup d'œil général jeté sur l'ensemble du livre, voyons comment y sont représentées les diverses branches de l'art de guérir.

Chapitre II.

SCIENCES ANATOMO-PHYSIOLOGIQUES.

Sommaire. Études anatomiques. Dissections. Humeurs organiques. Principes immédiats du corps humain; leur développement. Circulation. Éléments cosmiques. Empédocle. Des âges.

Ce qui manquait surtout aux peuples anciens, c'étaient les connaissances anatomiques. Retenus par les rigueurs des lois religieuses, ils

regardaient comme sacrilége l'investigation des corps par le scalpel; la cérémonie de l'embaumement était à peu près la seule circonstance où il fut permis de toucher aux morts. Les Indous, sous ce rapport, faisaient exception : voici ce que nous trouvons dans l'*Ayurvéda :* « Le médecin prendra le cadavre d'un homme bien fait, qui n'ait succombé ni au poison, ni à une longue maladie; il enlèvera les intestins, puis placera le corps au fond d'une eau courante, dans un lieu éclairé, non entouré de poa, ni de saccharum, ni de chanvre[1], etc.; et il ne le retirera que quand il aura suffisamment macéré. » Alors, pendant sept nuits successives, le cadavre sera frictionné avec des préparations de diverses plantes; après quoi il deviendra propre à l'étude.

Malgré ce léger degré de tolérance, l'anatomie chez eux n'avait pas atteint un grand développement, comme on va pouvoir en juger. La physiologie, sur laquelle ils avaient quelques idées saines, leur servait à deviner l'anatomie; et leur énumération des parties du corps paraît subordonnée souvent à l'opinion qu'ils s'étaient faite sur les fonctions des organes.

Voici, en résumé, leurs idées sur la physiologie et l'anatomie.

Les *humeurs organiques* sont au nombre de trois :

1° La *bile*, qui donne lieu aux phénomènes de coction, de chaleur, rend l'énergie à la force vitale, réveille l'intelligence, la faculté de compréhension.

2° L'*air*, origine des mouvements, des expansions, et qui aide à la production des phénomènes moraux de discernement, au *jugement distributif.*

3° Le *phlegme*, qui maintient les articulations, donne de la stabilité aux forces physiques, etc., et contribue à la confusion des idées.

Quant aux *principes immédiats* qui entrent dans la composition du

[1] *Poa cynosuroides ; Saccharum munja ; Cannabis sativa.*

corps, ils sont au nombre de sept, et en corrélation les uns avec les autres, de la façon suivante :

1° Le chyle, résultat de la digestion des aliments, est chargé de sustenter l'économie; de lui naît 2° le sang, qui contient les cinq éléments cosmiques, se distingue par sa couleur, et forme 3° la chair, d'où naît 4° le tissu cellulaire, qui produit la sueur, donne lieu à la mollesse des tissus, et engendre 5° les os, qui soutiennent le corps et entretiennent 6° la moelle, laquelle remplit les os et d'où provient 7° la semence virile, source de vie, de force et de plaisir, et instrument de génération. L'ensemble des phénomènes constituant cette sorte de cycle physiologique, constitue la *vitalité.*

Ce que nous trouvons là de remarquable, c'est surtout cette *encapsulation* ou cet enchaînement des éléments corporels, à l'aide duquel notre auteur essaie de se rendre compte des divers phénomènes de l'évolution vitale (l. I, c. XV).

Le sang des menstrues provient aussi du chyle ; mais il est comme embrasé par le feu de la génération, dont l'utérus est le siége (l. I, c. XIV).

Le chyle, résultat de la digestion de nos aliments, lesquels étant des produits de la nature, en contiennent les éléments, contient naturellement aussi ces mêmes éléments; c'est sous l'influence de la vie qu'il prend les qualités de fluide nutritif. *Son siége propre est le cœur; mais, comme il y arrive après avoir traversé le foie et la rate, il a cessé alors d'être aqueux, et s'est rougi en traversant ces deux organes;* c'est pourquoi il change de nom, et s'appelle dès lors *sang* (l. I, c. XIV).

Nous trouvons déjà ici des notions physiologiques qu'on ne se serait pas attendu à rencontrer; voyons ce que Suçruta nous dira de la circulation.

Du cœur naissent *vingt-quatre artères*, lesquelles se subdivisent un grand nombre de fois; et, en définitive, *sept cents* vaisseaux arrosent le corps *à la façon des aqueducs d'un jardin ou des canaux d'un champ, en lui portant les principes de vie.* Tous les vaisseaux se rendent *à l'om-*

bilic, qui est le point vital par excellence. Tous, cependant, ne conduisent pas du sang; des *quarante troncs vasculaires* que le corps renferme, dix sont pour la bile, dix pour le phlegme, dix pour l'air, et dix pour le sang; celui-ci parcourt tout le corps en une minute (l. III., c. XXXI). Ici déjà, à propos d'une idée physiologique vraie, *la circulation*, nous voyons surgir des énormités anatomiques, destinées à l'appuyer. Nous épargnerons au lecteur une foule de descriptions aussi erronées, comme celle des vingt-quatre nerfs naissant de l'ombilic; des deux cent dix articulations; des six muscles du foie, etc.

Les idées physiologiques de Suçruta sont beaucoup plus saines que ses opinions anatomiques; il avait fort bien saisi l'ensemble du cercle de la vie, de la régénérescence continuelle dont le corps est le théâtre; pour résumer son opinion à ce sujet, nous n'avons qu'à dire avec Rabelais: « Un seul labeur peine ce monde, c'est forger sang continuellement. La matière et métal convenable pour être en sang transmué, est baillée par nature: pain et vin[1]. » Il faut un mois, ajoute Suçruta, pour que l'aliment devienne semence virile; mais les aliments et les médicaments excitants peuvent hâter beaucoup ce travail de transformations successives.

Les sécrétions sont enfin au nombre de sept, ce sont: les fèces, l'urine, la sueur, les menstrues, l'embryon, le lait, les larmes. (Elles peuvent aussi jouer un grand rôle dans la production des maladies).

Les idées du physiologiste indou sur les sens et leurs perceptions méritent aussi d'être citées; elles sont subordonnées à la science cosmologique, telle qu'elle avait cours dans l'Inde, et dont nous allons d'abord dire quelques mots.

Les éléments cosmiques sont au nombre de cinq: la terre, l'eau, le feu, l'air, l'éther. Chez les Grecs, Aristote est le premier qui ait franchement admis l'éther comme cinquième élément.

A ces cinq éléments correspondent les cinq sens: le toucher corres-

[1] *Pantag.*, l. III, c. 4; édit. Didot, t. I, p. 438.

pond à l'air, le goût à l'eau; la terre à l'odorat, la vue au feu (lumière), l'ouïe à l'éther. Empédocle professait une opinion à peu près analogue. « Sa théorie des sensations s'accorde parfaitement avec celle des quatre éléments. Admettant une affinité entre les éléments des objets extérieurs et ceux des organes des sens, il pensait que les sensations résultent de l'attraction qu'exercent l'un envers l'autre les éléments similaires des corps et des organes. L'œil est de nature resplendissante, l'oreille de nature aérienne, le nez de nature *vaporeuse*, la langue de nature humide, et l'organe du tact de nature terreuse[1]. »

Mais ici la nature vaporeuse de l'odorat est imaginée pour le besoin de la cause, et ne faisait pas partie intégrante du système cosmique élémentaire d'Empédocle. Nous allons voir bientôt comment Suçruta applique sa théorie des éléments aux maladies et à leurs formes. Contentons-nous de rapporter ici ce qu'il pensait des tempéraments. Les proportions différentes de ces diverses *matières premières* devaient nécessairement amener des combinaisons différentes. C'est de la variété de ces combinaisons dans la constitution du corps que dérivent les divers tempéraments. Selon certaines écoles, les tempéraments étaient surtout sous la dépendance de la constitution élémentaire non pas du corps, mais de la *personne subtile*, espèce de médiateur plastique expliquant l'union de l'âme et du corps et formé de l'essence des cinq éléments[2].

Pour Suçruta, l'action du physique sur le moral est très-importante, aussi donne-t-il soigneusement la mesure de chaque partie du corps chez un homme normal et déduit-il des déviations de la moyenne obtenue la durée possible de la vie des individus, etc. Voici sa division des âges :

1° De 0 à 16 ans, enfance :
- de 0 à 1 ans, enfants allaités.
- de 1 à 2 ans, enfants allaités et nourris.
- de 2 à 16 ans, enfants nourris.

2° De 16 à 70 ans, âge moyen.
3° de 70 à ......, vieillesse.

[1] SPRENGEL, *Hist. de la médecine*, t. I, p. 253, cité par M. le docteur CERISE dans *Annales médico-psychol.*, t. III, p. 9.
[2] Voy. Dr CERISE, *loc. cit.*, p. 12; *Doctr. médico-psychol. des anciens phil. hindous.*

Passé l'âge de soixante-dix ans, dit-il, l'homme ressemble à une vieille masure fissurée que la pluie pénètre de toutes parts (l. I., c. XXXV).

Ailleurs, il s'occupe de la classification des goûts, dont il distingue et énumère soixante variétés, en combinant les cinq goûts principaux, deux à deux, trois à trois, etc. Nous ne le suivrons pas dans ce tour de force ridicule.

Somme toute, il nous a fourni en anatomo-physiologie assez de preuves de connaissances réfléchies pour exciter notre admiration à l'égard de ces temps et de ces hommes que, dans notre ignorance, nous avons si longtemps méconnus.

Chapitre III.

PATHOGÉNIE ET PATHOLOGIE INTERNE.

Sommaire. Origine des maladies. Diverses phases de l'altération des humeurs. Classification des maladies. Diabète, maladies vénériennes; variole et vaccine.

Les cinq éléments cosmiques, terre, eau, feu, air, éther, sont les causes premières de toutes nos maladies; celles-ci, en effet, consistent dans une altération des humeurs, c'est-à-dire dans un manque d'équilibre dans les proportions relatives des éléments qui entrent dans la constitution de ces humeurs. Or, ces humeurs ont leur origine première dans nos aliments, lesquels sont composés des cinq éléments précités; donc, c'est en définitive à eux qu'il faut remonter pour rencontrer les premières causes des maladies. Les symptômes pathologiques que nous constatons, sont les résultats directs de l'action des humeurs corrompues.

Mais, d'abord, qu'est-ce que la maladie? qu'est-ce que la santé? Un homme dont les humeurs, la température, les sécrétions, les fonctions sont normales; qui a l'esprit sain et les sens intacts, est en

bonne santé. Quand une de ces conditions manquera, un médecin habile, pour qui le corps est transparent, s'en apercevra immédiatement (l. I, c. XV).

Cela posé, voyons comment se développera la maladie. Nous avons déjà vu que la phase *préparatoire* de l'évolution pathogénique consiste dans l'altération des proportions élémentaires de nos aliments. Cette altération a sa source dans les variations atmosphériques, climatériques, etc. Elle a pour résultat immédiat l'*altération*, la *corruption* des humeurs organiques, qui sont la bile, l'air, le phlegme.

Malgré leur diffusion dans tout l'organisme, ces trois principes se rencontrent plus spécialement dans certains endroits; ainsi, l'air se trouve plus spécialement dans les parties inférieures de l'intestin, séjour des matières digérées, siége de la *coction;* le phlegme, au contraire, s'accumule dans les parties supérieures, où les aliments commencent seulement à être attaqués, c'est le siége de la *crudité;* la bile occupe les parties intermédiaires et remplit surtout le foie *et la rate, où elle sert à la rubéfaction du chyle.*

Donc, en supposant une altération première des humeurs, établie comme nous l'avons indiqué plus haut, nous aurons fatalement une accumulation d'humeurs viciées (air, bile, ou phlegme) dans un des trois endroits privilégiés. *Premier temps, accumulation des humeurs viciées.*

Mais ces humeurs corrompues sont facilement irritables, surtout par certaines causes; ainsi, l'air s'irrite par l'excès de travail, une nourriture trop abondante, etc.; la bile, par *la colère*, le chagrin, la frayeur, le jeûne, etc; le phlegme, par l'inaction, l'apathie, le sommeil prolongé, etc. *Deuxième temps, irritation des humeurs viciées.*

Alors, sous l'influence de ces irritations, les humeurs font éruption hors de leur siége habituel et se portent sur d'autres organes. *Troisième temps, éruption des humeurs viciées.*

Les organes envahis par les humeurs, congestionnés, pour ainsi dire, par ces substances dont le contact leur était presque inconnu jusqu'alors, ne peuvent résister à leur action corrosive et commencent à s'al-

térer dans leur structure intime, *microscopique,* comme nous dirions aujourd'hui. *Qaatrième temps*, *lésions des organes.*

Ces lésions organiques, quelque profondes et intimes qu'elles soient au début, amènent toujours soit de plus grands désordres anatomiques, soit, au moins, des lésions fonctionnelles; et la maladie se trouve par là définitivement constituée. *Cinquième temps*, *manifestations pathologiques évidentes* (l. I, c. 21). L'auteur explique ensuite, avec grands détails, comment, selon l'organe sur lequel se porteront les humeurs viciées, les manifestations pathologiques auront des formes variées. Pour lui, *maladie*, *lésion organique*, sont deux termes qui se supposent; aussi, M. Hessler fait-il remarquer que Suçruta, dans un très-long chapitre sur la fièvre (*Uttara tantra,* c. 39), ne considère celle-ci que comme un symptôme des autres maladies, mais non pas comme constituant par elle-même une maladie.

Mais cette étude de la maladie ne peut embrasser tout le cadre nosologique; il est bien des maladies, comme les accidents chirurgicaux, les complications de l'accouchement, etc., qui ne peuvent se ranger dans cette classe; aussi l'auteur classe-t-il, au point de vue de leurs causes, les maladies de la manière suivante (l. I, c. 24):

1re Classe. *Maladies dues à l'action génératrice :*
- *a*. Provenant du père (malad. du sperme).
- *b*. Provenant de la mère (malad. des menstrues).

2e Classe. *Maladies provenant de la grossesse:* Difformités congénitales (péchés de la mère!).

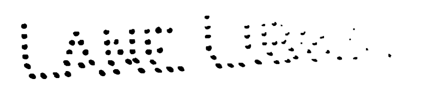
3e Classe. *Maladies provenant de la corruption des humeurs :*
- *a*. Lésions corporelles.
- *b*. Lésions psychiques.

4e Classe. *Blessures, lésions chirurgicales.*

5e Classe. *Maladies dues à l'action directe des variations atmosphériques*, etc.

6e Classe. *Maladies infligées par les êtres supérieurs :*
- *a*. Punition des dieux.
- *b*. Foudre d'Indra.
- *c*. Influences des démons :
  - 1° au contact.
  - 2° à travers l'air.

7e Classe. *Maladies de tempérament :* Idiosyncrasies, constitutions vicieuses, etc.



Cette classification, peu commode il est vrai, mais au moins assez logique, aurait fort bien pu servir de programme pour l'exposition de la pathologie. Ni celle-là, ni d'autres, Suçruta n'en a suivi aucune. Les maladies, dans son livre, sont traitées sans aucun ordre; ici, un chapitre traite de toute une classe de maladies, groupées d'après leurs causes : *des maladies causées par l'air;* tantôt il s'agit d'une maladie bien caractérisée, et dûment désignée : *des hémorrhoïdes; du catarrhe bronchique; de la lèpre*, etc.; d'autres fois, ce qu'il prendra pour une maladie ne sera qu'un symptôme : *de la soif*, *du dégoût des aliments*, etc. Mais nous ne sommes pas en droit de donner ces remarques comme des reproches; bien des livres qui de nos jours ont encore une grande réputation, ne sont pas mieux coordonnés.

D'ailleurs, à côté des distinctions pointilleuses et niaises dans lesquelles notre auteur se complaît, et auxquelles il revient à propos de chaque maladie pour trouver à celle-ci des variétés dues à l'air, au phlegme, à la bile, etc., on rencontrera souvent des descriptions fort remarquables. Citons, pour exemple, le catarrhe aigu des voies respiratoires (coryza et broncho-laryngite), les hémorrhoïdes, la dysenterie, l'ictère. Nous ne pouvons rapporter, *in extenso,* des descriptions de maladies, ce serait sortir des limites que nous nous sommes fixées. Cependant, nous attirerons l'attention sur certaines affections qui prêteront à des remarques intéressantes.

Ainsi, Suçrata (l. IV, c. 13) traite d'une affection qu'il désigne sous le nom de *madhu-meha*, *dulcis-urina*, ou *dulcis-urinæ passio*, et qui est indubitablement le diabète sucré. Or, l'érudition classique attribue à Celse les premières notions sur cette maladie, dans laquelle la quantité des urines seule l'avait frappé, ce qui jette quelque doute sur la réalité de l'assertion des commentateurs. Willis, en 1764, paraît avoir, le premier, fait remarquer la saveur sucrée des urines. Suçruta prétend que toutes les affections des voies urinaires finissent, si on n'y remédie, par le *dulcis urina,* qu'il donne du reste comme incurable (l. II, c. 6), ce qui ne l'empêche pas (l. IV, c. 13) de dire que le

médecin sage le combattra à l'aide du bitume. Il offre, du reste, cette substance comme une panacée, pourvu qu'on en prenne une certaine quantité, qu'il détermine. Nous avons déjà dit comment, à l'aide du naphte, il prétend prolonger la vie presque indéfiniment.

Dans plusieurs parties de son livre, et notamment l. II, c. 12, et l. IV, c. 19, il parle d'accidents vénériens qui semblent se rapprocher beaucoup de ce qu'on observe aujourd'hui, ce qui contribuerait à appuyer l'opinion, à peu près admise, qui reporte cette série de maladies à une haute antiquité. Le mal vénérien, dit-il, a pour causes le coït trop fréquemment répété, *une trop longue abstinence* soit chez l'homme, soit chez la femme, le coït pendant l'écoulement menstruel, ou *avec une femme malpropre*, etc. Il décrit, comme accidents vénériens, des ulcères, puis des tumeurs (*sopha*, *intumescentia*), que M. Hessler regarde, probablement avec raison, comme des bubons. Il prescrit contre ces tumeurs des émissions sanguines locales.

Enfin, on prétend que les Indous connaissaient, contre la variole, non-seulement l'inoculation, mais même la vaccine telle que nous la pratiquons aujourd'hui. En effet, dans le *Sateya Grantha,* qui est précisément le livre attribué à Dhanvantari, on trouve le passage suivant: « Prends du vaccin, soit au pis d'une vache, soit au bras d'un homme « déjà opéré, *entre le coude et l'épaule,* à l'aide d'une *lancette*; pique le « bras d'un autre homme, jusqu'à effusion de sang, et quand le pus sera « introduit dans la circulation, la fièvre s'allumera[1].» C'est là un fait historique de la plus haute importance, quand même le *Sateya Grantha* ne remonterait pas à une bien haute antiquité; ce qui, d'ailleurs, est probable, car nous n'avons rien vu de semblable dans le livre de Suçruta, qui, s'il avait connu le fait, n'aurait pu manquer d'en parler.

[1] V. Bohlen, *Das alte Indien*, t. II, p. 219; *Union méd.*, 11 septembre 1847, art. du Dr Michea.

Chapitre IV.

CHIRURGIE; MÉDECINE OPÉRATOIRE; ACCOUCHEMENTS.

SOMMAIRE. Appareil chirurgical : saignée; ventouses; sangsues; instruments. Opérations. Lithotomie. Autoplastie. Art obstétrical : embryotomie. Opération césarienne. Chirurgie des camps : extraction des flèches.

La chirurgie, dit Suçruta, est cette partie de la médecine comprenant les maladies qu'on traite non-seulement par des médicaments, mais aussi par des opérations manuelles; parmi les instruments chirurgicaux, la main est le premier.

En parcourant l'*Ayurvéda*, on ne tarde pas à se convaincre, comme le disent les auteurs qui ont étudié le peuple indou, que si les médecins indous s'étaient fait une si belle réputation parmi les peuples de l'Asie, c'était surtout par leur habileté à pratiquer les opérations chirurgicales. Il nous suffira de citer la *lithotomie*, l'*embryotomie*, l'*opération césarienne,* pour donner une idée de la hardiesse avec laquelle ils affrontaient les manœuvres opératoires les plus périlleuses.

Mais parlons d'abord de leurs ressources chirurgicales. Nous citerons, en premier lieu, la saignée, qu'ils pratiquaient bien évidemment. L'opération de la saignée, dit Suçruta (l. I, c. 14), comprend deux temps, l'exploration du vaisseau et sa perforation. Puis, dans une autre partie de son ouvrage (l. III, c. 8), il consacre tout un long chapitre à la saignée, suivant les diverses parties du corps où elle doit être exécutée : pied, bras, cou, etc.

« Le médecin, dit-il, emploiera un instrument bien pointu, mince, propre, n'étant pas sali par des matières capables de corrompre les organes; il ne saignera pas par un jour sombre, par un froid trop vif, ni surtout un malade dont la peau ne fonctionne pas. »

La saignée n'était pas le seul moyen de tirer du sang; il y avait en-

core les scarifications, puis surtout les ventouses et les sangsues. La ventouse consistait en une corne de bœuf munie intérieurement d'une petite lampe; on l'appliquait sur un endroit préalablement scarifié.

Quant aux sangsues, l'auteur en décrit douze espèces, dont six vénéneuses et six jouissant de propriétés bienfaisantes; la distinction des variétés est fondée sur la couleur, la grosseur, les taches de la peau, etc. On trouve jusqu'à l'indication des pays d'où l'on retire les meilleures sangsues. «Si une sangsue refuse de prendre, on l'excite en lui offrant une goutte de lait ou de sang, ou en la piquant légèrement avec un scalpel» (l. I, c. 15). On ne doit pas arracher violemment les sangsues de leurs piqûres, *il faut les couvrir de sel.* Quand elles sont tombées, on les exprime de la queue à la tête, entre le pouce et l'index, et on les remet dans le vase, pour s'en servir plus tard une seconde fois.

Après les émissions sanguines, un des procédés chirurgicaux les plus familiers aux médecins indous, c'était la cautérisation. Elle se pratiquait de deux manières, par des cautères solides ou liquides. Le caustique liquide par excellence était la *lessive caustique*, dans l'action de laquelle Suçruta a la plus grande confiance.

Il en décrit deux variétés, l'une pour l'usage interne, l'autre pour l'usage externe.

La première se prépare en brûlant des quantités déterminées d'un grand nombre de plantes et en recueillant les cendres, qu'on soumet à la coction dans l'eau ou l'urine, jusqu'à ce qu'on obtienne un liquide clair. On y joint des substances calcaires, écailles de mollusques, etc. C'est là ce qui constitue la lessive faible, potable; elle jouit de propriétés précieuses; elle hâte la maturation des tumeurs, elle aide à l'action du sperme, elle arrête l'irritation causée par du phlegme corrompu, etc

Pour obtenir la lessive forte, cautérisante, on y ajoute diverses substances : potasse, muriate de soude impur, etc.

Cette seconde variété est, après l'instrument tranchant, le meilleur

moyen de couper, d'inciser, de pratiquer des ouvertures; elle servait surtout à cautériser les trajets fistuleux (l. I, c. 11).

A côté du caustique liquide, nous avons à citer les cautères proprement dits. Ce sont: 1° le fer rouge, qui n'agit que comme corps chaud; 2° les cautères formés de différentes substances, *poivre long, dents de vache*, *excréments de chèvre*, *tiges de divers arbres*, etc. Chacun de ces caustiques a, en dehors de son action comburante simple, une action spéciale due à la substance qui le constitue, et s'emploiera par conséquent dans des circonstances déterminées (l. I, c. 12).

Les pansements doivent aussi être l'objet des soins du médecin. Les plaies seront pansées soit avec le liniment, qui est liquide, toujours employé froid, et siccatif ou non; ou bien avec l'emplâtre, qui est très-consistant, et s'emploie chaud ou froid; ou bien encore avec l'onguent, qui tient le milieu entre le liniment et l'emplâtre. Les onctions seront toujours faites *à rebrousse-poil*, pour que les substances puissent aisément pénétrer. Vient ensuite la description d'un grand nombre de bandages effectués au moyen de pièces de linge (l. I, c. 18).

Pour terminer ce qui a rapport à la *petite chirurgie*, nous dirons quelques mots des opérations en général et des instruments.

Dans toute opération on distingue :

1° L'opération préparatoire; 2° l'opération proprement dite; 3° l'opération terminale ou le pansement. Avant de pratiquer une opération, le médecin doit préparer: les instruments spéciaux, les scalpels, les cautères, des fils, des liens, du miel, du beurre clarifié (c'était le cérat des médecins indous), des onguents, de l'eau froide et chaude, etc.; puis des aides bienveillants et courageux (l. I, c. 5). Quand l'opération devait être trop douloureuse, on mettait le malade en état d'ivresse.

L'arsenal chirurgical, chez les Indous, était extrêmement bien fourni. Suçruta classe les instruments de la manière suivante :

1° Les *crochets;* il y en avait dix-huit variétés, façonnées d'après la forme des ongles ou des dents de dix-huit animaux divers.

2° Les *pinces*, avec et sans dents.

3° Les *instruments palmiformes*, simples ou doubles, pour retirer les flèches des oreilles ou du nez.

4° Les *instruments en tubes*, à simple ou double orifice, les uns de conduction, les autres d'exploration; sondes, speculums, etc.

5° Les *instruments en hameçons* (*hamata*), en forme de lombric, de fer de flèches, de têtes de serpents, etc.

6° Les *instruments accessoires:* fils, toile, liens, lanières de cuir, écorces d'arbres, marteaux, etc. (l. I, c. 7).

7° La dernière classe, de beaucoup la plus riche et la plus intéressante, est celle des instruments tranchants. On trouve (l. I, c. 8) la description de vingt espèces de scalpels, comparés pour la forme des lames à des feuilles de plantes ou à d'autres objets inconnus chez nous. L'auteur décrit un bistouri à lame cachée; puis un autre à lame scutellaire qu'on employait pour scarifier, en tenant le manche de la main gauche et en guidant la lame avec le pouce et le grand doigt de la main droite. Suivent des détails sur la fabrication et la trempe des instruments.

Les maladies chirurgicales étudiées dans l'*Ayurvéda* sont très-nombreuses; nous ne pouvons suivre l'auteur dans toutes ses descriptions plus ou moins imaginaires de tumeurs, d'ulcères, etc., dont il établit des variétés presque innombrables; nous porterons plus spécialement notre attention sur certaines affections qui sont mieux connues de lui. Nous citerons d'abord les fistules anales, maladies très-communes dans l'Inde, mais sur l'étiologie desquelles nous ne sommes pas renseignés. Après avoir énuméré cinq variétés dues aux causes internes (humeurs viciées), il cite le cas où un homme ayant avalé un objet aigu (épine), celui-ci irait sortir dans le voisinage de l'anus ou à travers les parois de l'abdomen. Il traite ces fistules par les injections caustiques, le fer rouge, les incisions, etc. Il indique à peu près le même traitement contre les hémorrhoïdes, dont il décrit six variétés, parmi lesquelles figurent les hémorrhoïdes congénitales.

Sous l'influence de l'irritation des humeurs, d'une existence déréglée,

l'urine se dénature et des calculs se forment. Des coliques, la perte de l'appétit, de la difficulté d'uriner, de la céphalalgie, des douleurs dans les bourses et la verge, de la fièvre, de la courbature, voilà les signes révélant l'existence d'un calcul; il faut y joindre une odeur de bouc que développe l'urine des calculeux.

Après un traitement médical très-compliqué, si le malade n'est pas guéri, il faut recourir à l'opération. « Quelque habile que soit le chirurgien, le succès est incertain : car l'opération est une dernière ressource. Sans elle, le malade est voué à une mort certaine; avec elle, il conserve quelques chances de vivre. Aussi, un médecin prudent ne l'entreprendra jamais sans se recommander aux dieux. »

Le malade, dûment préparé, au point de vue physique et religieux, est couché sur le dos, dans un bouclier, les cuisses et les jambes fléchies. On le fixe dans cette position avec des liens solides; puis le médecin, après avoir rassuré le malade, presse avec sa main droite l'un des flancs, de haut en bas, jusqu'à ce que le calcul soit amené à la partie inférieure. Alors, introduisant dans l'anus l'index et le médius gauches, il amène en avant le calcul, en le poussant jusqu'à la peau, et autant que possible, un peu en dehors de la suture (ligne blanche). Là le médecin fait une incision et saisit le calcul avec des pinces, en ayant bien soin de ne pas l'endommager; car la moindre parcelle qui resterait dans la vessie donnerait lieu au développement d'un nouveau calcul. « Chez les femmes, ajoute l'auteur, le voisinage de l'utérus empêche d'attaquer ainsi la vessie, c'est pour cela que l'incision doit être faite dans le voisinage du point où sort l'urine. » Il y aurait trop de naïveté à appeler l'attention du lecteur sur cette preuve de perfectionnement de la chirurgie indienne. Nous ajouterons seulement, que cette double manœuvre, qui a pour but de saisir le calcul, nous semble ici très-naturelle; car, d'après la dénomination d'*abdomen inférieur*, que l'auteur donne à la vessie, nous croyons que les limites de cet organe ne lui étaient pas connues; conséquemment, il aurait pu craindre, en incisant sans avoir fixé le

calcul, de ne pas le trouver sous son incision. Faisons encore remarquer que la taille uréthrale, telle qu'il la pratiquait chez la femme, est celle qu'on attribue à Celse. On sait que la taille était une opération qu'Hippocrate faisait jurer à ses élèves de ne jamais tenter.

La chirurgie réparatrice n'était pas inconnue des Indous; d'ailleurs chacun sait que l'autoplastie se pratique depuis longtemps dans l'Inde; mais personne ne se serait attendu à ce qu'un des plus hardis procédés chirurgicaux remontât aussi loin dans les annales de l'art. Suçruta (l. I, c. 14) parle d'abord de la réparation du lobule de l'oreille avec une partie de la peau de la joue; c'est ce qu'on nomme aujourd'hui la méthode indienne. A la fin du même chapitre, il parle de la réparation du nez fendu au moyen de la peau de la joue, et de la réunion des lèvres fendues, en attirant la peau voisine. Mais nous voyons là plutôt une opération analogue à celle du bec-de-lièvre, sans pouvoir nous ranger de l'avis de M. Hessler qui [1] admet sans nul doute qu'il s'agit ici de rhinoplastie et de chéiloplastie, comme nous l'entendons aujourd'hui. Du reste, l'auteur ne donne aucun détail. Quant aux dix chapitres consacrés aux maladies des yeux, il ne présentent rien de bien remarquable; tous, d'ailleurs, ne sont pas parfaitement clairs. Nous n'avons donc pu confirmer, par nos recherches, l'assertion de Bohlen, qui dit [2]: « On doit aux Indous deux grandes découvertes dans la pratique chirurgicale: en oculistique, la cataracte par abaissement; en autoplastie, la réparation du nez par la peau du front.

Nous ne parlons pas des fractures et luxations, sur lesquelles Suçruta n'avait que des données très-incomplètes.

Nous arrivons à la science obstétricale.

L'embryon, dit Suçruta, est formé par le mélange du sperme et du sang menstruel. Ce dernier sert à son développement; ce qui explique pourquoi les règles cessent de se montrer pendant la grossesse. Voici

[1] *Comment. in Ayurv.*, fasc. II.
[2] Bohlen, *Das alte Indien*, t. II, p. 218.

les signes auxquels on reconnaît qu'une femme a conçu récemment : elle est courbaturée, abattue; elle ressent des douleurs dans les cuisses; elle est tourmentée par la soif; les mamelons *brunissent*, *les cils s'agglutinent;* il survient des vomissements et des crachements fréquents.

Pendant le premier mois, l'embryon n'est qu'un germe, qui pendant le second mois devient gros, globuleux pour un garçon, ovoïde pour une fille ; au troisième mois apparaissent les membres, qui se développent dans toutes leurs parties pendant le quatrième mois. Pendant ce quatrième mois, le cœur du fœtus se forme ; les désirs que manifeste alors la mère *sont dus à ce qu'elle a deux cœurs.* Tous ces désirs doivent être accomplis, sinon l'enfant sera difforme. Au cinquième mois, l'âme se manifeste ; au sixième, l'intelligence ; au septième, les organes des sens sont formés ; au huitième, l'enfant peut vivre ; enfin, normalement, il naît au neuvième, au dixième ou au onzième mois, sinon, il naît difforme (l. III, c. 3, 4). Un chapitre tout entier est consacré à l'hygiène des femmes enceintes et à l'accouchement. Mais le fœtus ne se présente pas toujours d'une façon normale; voici quelles sont les huit présentations vicieuses : 1° les deux jambes, 2° une jambe, l'autre restant fléchie, 3° les fesses, 4° la poitrine, le flanc ou le dos, 5° un bras, 6° les deux bras, 7° *les pieds, les mains et la tête,* 8° *un pied à la vulve et l'autre à l'anus.* Dans ces deux derniers cas, le médecin abandonnera la malade et se retirera, si l'enfant est vivant.

« Si le médecin perçoit des mouvements dans l'abdomen d'une femme qui meurt, au terme de la grossesse, il doit immédiatement pratiquer une incision, et extraire le fœtus » (l. II, c. 8).

Le médecin peut aussi agir sur l'enfant, pour le faire sortir violemment du ventre de sa mère. Mais la première règle est celle-ci : « ne jamais porter l'instrument sur le fœtus vivant, *parce qu'en le tuant le médecin pourrait aussi tuer la mère.* »

« L'enfant étant mort, après avoir rassuré la femme, le médecin introduit à travers la vulve un couteau d'une forme particulière, et dé-

chire le crâne de l'enfant; puis il s'arme d'un crochet qu'il fixe dans l'aisselle, ou dans la bouche, ou dans l'incision crânienne, etc. Si l'épaule se présente, il sépare le bras près de l'épaule, il essaie de vider la poitrine, le ventre; et, enfin, extrait le fœtus ainsi diminué de volume.

On voit ici l'indication de l'opération césarienne, fait très-remarquable, en raison du respect que les anciens affectaient pour les cadavres; et la description de l'embryotomie, opération extrêmement hardie en raison du peu de renseignements anatomiques que possédaient les Indous. Peut-être cette ignorance était-elle ce qui les rendait si entreprenants, et ne bravaient-ils le danger que parce qu'ils ne le connaissaient pas.

La chirurgie des camps avait aussi atteint chez eux un certain développement; plusieurs chapitres de l'*Ayurvéda* sont consacrés à l'extraction des flèches. Les flèches (çalya), du nom desquelles Suçruta lui-même donne l'étimologie, de çal (*aller vite*) sont de deux espèces : les unes n'agissent que par les désordres mécaniques qu'elles produisent, les autres agissent, en même temps, en raison des substances dont elles sont formées ou enduites. On distingue aussi les grandes flèches, qui ont des *oreillons*, et les petites flèches, qui sont nues (*spicula*).

L'auteur apprend ensuite à reconnaître quels sont les tissus ou les organes atteints par les flèches, en étudiant les effets que leur présence produit. Certaines flèches, celles faites d'os par exemple, peuvent être consumées par les forces de l'organisme, c'est pour cela qu'on emploie de préférence le fer ou la corne dans la fabrication de ces armes.

Quant aux moyens d'extraire les dards ou les fers de flèche (*spicula*) engagés profondément et cachés dans les tissus, ils sont très-variés. Le vomissement, la toux, la formation des abcès, la destruction par les liquides organiques, etc., sont des moyens naturels. Mais souvent le médecin est obligé de recourir à l'emploi des instruments. « Quand une flèche en fer est libre, et non fixée, dans une partie de l'économie, on peut la retirer à l'aide de *l'aimant* » (l. I, c. 17). Souvent les *spicula*

tombent dans le tube digestif par la bouche ou par une autre voie, le médecin donnera alors à son malade une grande quantité de nourriture, puis il provoquera un violent vomissement. Le dard sera expulsé ou se montrera de manière à pouvoir être saisi.

Souvent, assure Suçruta, on est forcé de déployer une très-grande force pour extraire des flèches fixées profondément. Il faut se faire aider de plusieurs hommes robustes, ou fixer la flèche à une grosse branche d'arbre violemment abaissée et qu'on lâchera subitement, ou même recourir à l'aide d'un cheval!

Chapitre V.

MATIÈRE MÉDICALE, THÉRAPEUTIQUE.

SOMMAIRE. Médications : Classes de médicaments. Inhalations. Médecine morale. Aphrodisiaques.

La matière médicale, dans le livre de Suçrata, est d'une richesse extraordinaire; mais elle est surtout empruntée à la botanique, les substances minérales ou animales dont il prescrit l'usage sont peu nombreuses. C'est une partie sur laquelle nous ne voulons pas nous appesantir pour plusieurs motifs. D'abord, parce que des ouvrages très-étendus et très-importants ont été écrits sur la matière médicale indienne (AINSLIE, *Materia indica*); ensuite, parce qu'une étude de quelques pages serait absolument insignifiante, et qu'un travail plus étendu est hors des limites de notre sujet; enfin, parce que nous croyons qu'il faudrait pour cela une connaissance approfondie des sciences naturelles, connaissances que nous ne possédons pas. Nous nous contenterons donc d'attirer l'attention sur quelques particularités intéressantes.

1° Les médecins indous, malgré la polypharmacie dont ils faisaient un usage si habituel, malgré ces mélanges informes de cinquante ou

cent substances qu'ils prescrivaient à tout propos, admettaient pourtant des *médications*, des classes de médicaments ayant tous une même action. On trouve dans Suçruta (l. I, c. 38) le catalogue d'un très-grand nombre de substances médicinales rangées en trente-sept classes, à chacune desquelles l'auteur attribue des propriétés particulières, et, dans ses indications de traitement, il conseille souvent d'avoir recours à la classe d'agents thérapeutiques commençant par telle ou telle substance.

2° Suçruta admet que les plantes ont des propriétés particulières dépendant du terrain qui les a nourries; aussi, il indique (l. I, c. 37) avec soin quelles sont les qualités que doit présenter le sol où on recueille les plantes destinées à l'usage pharmaceutique.

3° Un procédé d'administration des médicaments, qui passe pour avoir été totalement inconnu des anciens, était habituel aux Indous; ce procédé est celui des *inhalations*. Ces inhalations, par le nez et par la bouche, avaient pour but de provoquer les vomissements et l'éternuement, de guérir la bronchite, de purger, etc.

4° Le médecin indou ne négligeait pas le moral de son malade, et, dans diverses circonstances, même hors l'état de folie, il prescrit de faire entendre au malade des chants, de la musique, de le recréer en lui donnant un entourage gai, etc.

5° Pour terminer, nous dirons quelques mots de l'usage des aphrodisiaques chez les Indous. Un homme robuste peut, dit Suçruta, exercer le coït tous les jours; mais un homme faible, ayant de nombreuses épouses, se voit souvent obligé de recourir aux excitants spéciaux. Il donne ensuite de nombreuses recettes de pâtes, de gâteaux, dans la composition desquels entrent toujours des testicules d'animaux, très-souvent de *bouc*. A l'aide d'une dose de ces spécifiques, l'homme le plus faible peut être sans crainte et sûr de lui-même pour une centaine de séances. Un autre remède, composé de testicules de crocodile, de rat, de grenouille, de moineau, donne à l'homme le pouvoir d'exercer le coït indéfiniment, pourvu qu'il ne touche pas le sol. Aussitôt

qu'il éprouve le contact du sol, le pouvoir du spécifique s'éteint subitement. Une infusion de fruits, de racines et d'écorces de *ficus religiosa* (arbre sacré) donne à l'homme une grande énergie et lui permet d'accomplir dix fois de suite l'acte conjugal, *in modum passeris*. Nous citons ces faits surtout pour montrer jusqu'à quelle époque remonte la médecine des signatures dont les traces se retrouvent encore aujourd'hui dans l'art médical.

Ici finit notre tâche.

Nous avons été très-sobre de digressions dans le courant de ce travail, parce que nous croyons que l'étude des relations que présente la médecine indoue avec celle des autres peuples doit constituer une étude à part que nous laissons à de plus érudits.

Quant au livre de Suçruta, cette étude n'en donnera qu'une idée incomplète; il nous était impossible de réunir dans ces quelques pages toute la substance de cet ouvrage dont la traduction latine constitue un volume de 740 pages grand in-8°.

Vu par le président de la thèse,
FORGET.

Permis d'imprimer,
Strasbourg, le 25 août 1858.
Le recteur, DELCASSO.

QUESTIONS

POSÉES PAR LA FACULTÉ ET TIRÉES AU SORT, EN VERTU DE L'ARRÊTÉ DU CONSEIL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE DU 22 MARS 1842.

---

1. *Anatomie.* — Quelle est le mode de développement de la moelle épinière?

2. *Anatomie pathologique.* — De l'hypertrophie des organes parenchymateux.

3. *Physiologie.* — Influence de la moelle allongée sur la respiration.

4. *Physique médicale.* — De la mensuration des tumeurs. Compas d'épaisseur de MAYOR; mode d'emploi et utilité de cet instrument.

5. *Médecine légale.* — Faire connaître la spécialité de la médecine légale. Indiquer par quels caractères elle diffère des autres branches des sciences médicales.

6. *Accouchements.* — Quels sont les inconvénients qui résultent de l'étroitesse de l'excavation du bassin au moment de l'accouchement?

7. *Histoire naturelle médicale.* — La déhiscence des péricarpes peut-elle fournir une bonne base de classification des fruits?

8. *Chimie et toxicologie.* — Du chlore et des hypochlorites.

9. *Pathologie et clinique externes.* — Qu'entend-on par délitescence et par métastase des inflammations?

10. *Pathologie et clinique internes.* — Définir l'idiosyncrasie, la diathèse et la cachexie.

11. *Médecine opératoire.* — De la vaccination.

12. *Matière médicale et pharmacie.* — Quels sont les caractères distinctifs de l'aliment, du médicament et du poison?



Plombières, 15 Xbre 1858.

Monsieur et cher Professeur,

J'ai vivement regretté, en quittant Strasbourg après ma réception au Doctorat de ne pouvoir vous témoigner mes remerciements pour tous les bons conseils que j'ai dus à votre bienveillance, pendant le trop court espace de temps qui m'a rapproché de vous.

Ma thèse sur la Méd. Indoue, faible tentative bien indigne des savantes leçons qui en ont mis pied l'idée, vient d'avoir valu de la part de M. E. Renan de l'Institut, une lettre beaucoup trop éloquente, et remplie de beaucoup de bienveillance. Elle m'a valu aussi, tout dernièrement, la nomination de membre de la Société Asiatique de Paris. Joignez à cela la récompense académique dont elle a été l'objet, et vous comprendrez combien il me reste à faire pour me mettre au niveau des bienveillantes attentions dont j'ai été l'objet.

Mon but est d'étudier l'histoire de la médecine chez les orientaux; mais, auparavant, je tiens à étudier l'arabe. Le but de ma lettre, après le désir de vous exprimer ma reconnaissance, est de vous demander ce que je dois me procurer en fait de grammaire et de Dictionnaire. Puis-je éviter le Maître de Sacy et Freytag qui sont de prix énormes. Y a-t-il une bonne grammaire élémentaire, française ou allemande, mais de préférence française. Le Lexique de Freytag est-il suffisant, et peut on se le procurer. Quels ouvrages peut on traduire, à part le Koran.

Si vous avez à me signaler une méthode expéditive pour

